

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 REDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 » 30 » 60 »
 Départements..... 18 75 37 50 75 »
 Union Postale..... 21 50 43 » 86 »
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
 de France et d'Algérie.

LA RENTRÉE

DE

M. VISCONTI-VENOSTA

Je n'ai pas l'habitude de m'occuper ici des changements de cabinet qui peuvent se produire de temps à autre dans les pays étrangers, régis par le système parlementaire : on me permettra cependant de faire une exception pour la crise ministérielle qui a éclaté la semaine dernière en Italie, et qui vient d'être résolue après nombre de tiraillements. Pour sortir de ma réserve habituelle, j'ai deux raisons à invoquer. La première, c'est que la démission du précédent cabinet avait été motivée par des questions de politique extérieure, et que la politique extérieure de l'Italie présente toujours en France un intérêt de premier ordre ; la seconde, c'est que la formation du nouveau ministère ramène à la direction du portefeuille des affaires étrangères un Quirinal un homme d'Etat qui a des droits tout particuliers à l'estime et à la sympathie des Français : je veux parler de M. Visconti-Venosta.

Lorsque la crise s'ouvrit, il y a une quinzaine de jours, les chances de rentrée de celui-ci paraissaient absolument nulles. Appelé à l'improvise à Rome, sur le désir du Roi, M. Visconti-Venosta n'y recueillit pas d'abord l'impression que son heure allait sonner de nouveau, et il exprima tout haut l'avis qu'il n'avait plus qu'à retourner dans son domaine de Lombardie. Il avait été mis en cause avec un certain manque de tact dans un débat au Parlement, dans celui-là même où s'était fourvoyé le brave amiral Canevaro, à propos des affaires de Chine, et il avait bien quelques griefs à élever contre le président du Conseil, M. le général Pelloux, qui n'avait ni pu ni se prévenir ce petit scandale. L'atmosphère politique et parlementaire de Rome lui semblait ainsi peu favorable à sa personne, et il était plus enclin à protester contre les procédés dont il venait d'être victime qu'à pacifier avec un gouvernement qui ne les avait pas encore repudiés assez explicitement.

Mais on s'aperçut bientôt que M. Visconti-Venosta, au lieu de rependre précipitamment le train de Milan, prolongeait son séjour à Rome. Puis, les conférences se multiplièrent entre lui et le général Pelloux ; le Roi lui donna audience à diverses reprises et s'entretint complaisamment avec lui. Alors l'étoile de M. Visconti-Venosta commença à briller d'un vif éclat, et à l'heure actuelle elle a conquis sa place définitive au nouveau firmament ministériel italien.

Pendant bien des années, M. Visconti-Venosta a été le plus jeune des ministres italiens ; aujourd'hui, il en est un des plus expérimentés et des plus mûrs : il doit être de l'âge de lord Salisbury. Seulement, les circonstances ont coupé sa carrière politique en deux périodes. La première s'étendit de 1863 à 1876 sans interruption ; l'unité italienne était déjà accomplie alors à se compléter au moyen d'alliances nouvelles. M. Visconti-Venosta fut écarté des affaires, ou plutôt il y abandonna volontairement sa part de direction, et avec le simple titre de sénateur il vécut dans la retraite, en pleine force d'intelligence et de santé. J'ignore s'il se montra dans son for intérieur partisan de la Triple, il me suffit de savoir qu'il demeura étranger à sa confection et de me souvenir que, quand il fut rappelé au pouvoir, en 1896, après un intervalle de vingt ans, ce fut pour réparer les fautes qu'une politique présomptueuse avait commises à l'ombre de ce bouclier un peu fragile.

On serait donc très près de la vérité en définissant M. Visconti-Venosta : le liquidateur des fautes de M. Crispi. Celui-ci avait jeté l'Italie dans l'aventure éthiopienne, et cette aventure s'était terminée, après une longue série d'efforts malconçus, par un désastre épouvantable. Evidemment la Triple n'y était pour rien, mais, contrairement aux espérances de M. Crispi, elle n'avait été d'aucune efficacité pour faciliter la tâche des armées italiennes sur le sol africain, et au moment critique, le cabinet du Quirinal se trouvait hors d'état de continuer contre la France une politique militante.

Ce fut le mérite et la supériorité de M. Visconti-Venosta d'avoir décelé très judicieusement cette impossibilité, et d'avoir tendu sans hésitation la main à la République française. Il lui donna presque immédiatement un gage de sa bonne volonté, en reconnaissant notre protectorat dans la régence de Tunis, et en préparant les voies à un accord commercial qui fut conclu il y a seulement quelques mois. Avec de tels précédents, comment la rentrée de M. Visconti-Venosta ne serait-elle pas accueillie en France avec satisfaction ?

Son ami politique par excellence, le confident et le chef avec lequel ses transformations si heureuses pour la paix européenne ont été accomplies de l'autre côté des Alpes, ce n'est pas M. le général Pelloux, c'est M. le marquis de Rudini. Mais, paraît-il, les circonstances générales, ou plutôt les préoccupations de la politique intérieure tiennent encore celui-ci à l'écart ; il importe assez peu, que M. Visconti-Venosta s'en détache, s'il conserve la main aussi libre avec le premier qu'il l'a eue avec le second pour demeurer fidèle à son programme initial.

Lorsque M. le général Pelloux fut appelé, en juin 1898, à la présidence du ministère italien, nombre de préventions

se réveillèrent en France contre lui. Elles furent dissipées presque aussitôt par l'entrée en scène de l'amiral Canevaro, qui avait joué un rôle si prépondérant dans la pacification de la Crète et qui avait tenu particulièrement à honneur, durant cette croisade internationale, d'entretenir avec son collègue de France les rapports les plus amicaux. A peine installé à la Consulta, l'amiral Canevaro montra par des paroles, et ce qui vaut encore mieux, par des actes, tout le prix qu'il attachait à marcher d'accord avec la France dans les principales lignes de la politique internationale, et ses déclarations répétées, formelles, imprimèrent une impulsion décisive à la conclusion de l'accord commercial franco-italien.

Personne n'ignorait que, fort étranger aux habiletés et aux détours de la diplomatie classique, le brave amiral ressemblait plutôt à Jean Bart qu'à Talleyrand. Mais qu'importait sa rudesse, quand elle n'avait pour conséquence que de nous faire mieux sentir combien il était pénétré des traditions de son prédécesseur, et désireux de signaler son ministère par des actes destinés à affermir les bons rapports entre la France et l'Italie ? Je ne suis pas surpris qu'il n'ait fourni qu'une carrière assez courte à la tête de la diplomatie italienne, et que, devant la première intrigue parlementaire, il se soit fourvoyé comme un simple écolier. Je ne lui conserve pas moins un souvenir sympathique : chaque fois qu'il a eu à s'expliquer, soit dans son cabinet soit à la tribune, son langage sur la France a été plus que correct, il a été à diverses reprises chaleureux.

C'est l'affaire de Chine, tout le monde en est convaincu, qui a précipité la chute de l'amiral Canevaro, et plus encore la divulgation des documents à l'aide desquels le vieux loup de mer a essayé d'y limiter sa responsabilité. La question n'en demeure pas moins pendante et elle continue de diviser les esprits en Italie. Quelles sont sur ce sujet les résolutions de M. Visconti-Venosta ? J'estime qu'il est difficile de le dire dès à présent.

En principe, et en se reportant aux leçons d'une expérience récente, M. Visconti-Venosta ne doit être porté que très médiocrement vers les entreprises coloniales, et l'entrée de l'Italie dans les mers de Chine soulève sans doute dans son esprit plus d'une objection. Cependant, les derniers débats du Parlement ont démontré qu'à la suite des cessions territoriales obtenues par l'Allemagne dans ces parages, M. Visconti-Venosta s'était préoccupé, sous le ministère Rudini, de savoir si le cabinet du Quirinal ne pourrait pas, à son tour, et par les mêmes procédés, obtenir pour l'Italie une part du gâteau chinois.

L'amiral Canevaro a repris la question et, par une initiative dont la portée avait sans doute été mal calculée, il lui a donné une tournure assez vive. C'est alors, je crois, que les amis, les alliés de l'Italie, l'Allemagne peut-être, l'Angleterre certainement, ont fait entendre quelques observations, qui ont jeté le désarroi dans les plans de l'amiral Canevaro. J'ai recueilli de divers côtés la nouvelle que, tout récemment, les négociations italo-chinoises avaient progressé avec l'appui de l'Angleterre, et que le cabinet du Quirinal recevrait prochainement une demi-satisfaction. En tout cas, il résulte du langage tenu l'autre jour à la Chambre des communes de Londres par le sous-secrétaire d'Etat parlementaire du Foreign Office que l'Angleterre ne refuse pas ses bons offices à l'Italie, mais qu'elle attend pour agir la formation du nouveau ministère.

Quoi qu'il arrive, je veux, en terminant, protester une fois de plus contre l'insistance avec laquelle certains journaux anglais attribuent une part directe de responsabilité à la diplomatie française dans les péripéties du différend italo-chinois. On sait bien à Rome que notre représentant à Pékin n'a nullement joué le rôle qu'on lui attribue, et que si l'Italie réussit à fonder un établissement colonial dans les mers de Chine, elle n'aura qu'à s'y louer de notre voisinage.

Whist.

Echos

La Température

Le baromètre reste supérieur à 765mm dans le nord-est du continent ; à Paris il était hier à 755mm. Des pluies sont tombées à Nantes, Rochefort, Brest et Paris. La température s'est sensiblement relevée ; dans la matinée, vers huit heures, le thermomètre indiquait 12° au-dessus, et 20° dans l'après-midi ; on notait 20° à Biarritz et 24° à Alger, dans la matinée. En France le temps doux va continuer, mais les ondées sont toujours probables. Dans la soirée, le baromètre restait à 754mm.

Les Courses

A deux heures, Courses à Vincennes. — Gagnants de Robert Milton :
 Prix de Saint-Mandé : Reine Claude.
 Prix de la Rivière : Boudha.
 Prix Jason : Petit.
 Prix du Talus : Tancarville.
 Prix Legoux-Longpré : Remulus.
 Prix Kersage : Sombrun.

A PROPOS DE FLOQUET

Le soir de janvier 1888 où furent connus les résultats du scrutin qui fit du brave général Boulanger le député de Paris, M. Floquet, président du Conseil, demanda à un de ses amis comment cela s'était passé dans les sections. Et comme l'ami lui répondait : « Hum ! cela va mal, le général va passer », Floquet, avec cette solennité qui ne le quittait pas et le désignait à toutes les présidences,

lui dit : « Dans une heure, vous vous repentirez d'avoir osé douter de Paris. » Une heure après, il s'affalait, désespéré, sur le canapé du pouvoir.

Cet homme évidemment manquait de perspicacité, mais il ne manquait pas de courage, ainsi qu'il le prouva dans plusieurs circonstances. C'est son courage et son dévouement à la République qu'on a célébrés hier devant son buste au Père-Lachaise, en des panégyriques variés.

Le plus significatif a été prononcé par le plus constitué en dignité des orateurs, M. Charles Dupuy. Il n'a pas laissé échapper l'occasion de rappeler les paroles de Floquet contre les gens qui accaparent le patriotisme et contre les Césars de pacotille, dont les aventures se terminent généralement fort mal pour les peuples crédules.

Il a même appliqué l'apostrophe du mort à la situation actuelle, disant, comme le vieux Melchior, dans *Gaillaume Tell* : « On saura l'imiter. »

Il est palpable que les républicains commencent à trouver que M. Méline ait raison, l'autre année, lorsqu'il proclama cette vérité : « Nous assistons à un réveil de l'esprit boulangiste. » Ils ont peur de l'exploitation par quelques intrigants des malentendus qu'on a essayé criminellement de jeter entre militaires et civils, et ils se émeuvent les reins, ils s'entraînent pour le cas où un militaire essaierait de sortir du rang et de rompre le silence.

Ces craintes sont compréhensibles, mais je les crois vaines. Outre que l'armée est parfaitement disciplinée et respectueuse du pouvoir civil, la marche générale des événements ne paraît pas de longtemps devoir fournir à nos grands chefs l'occasion d'une de ces victoires qui doivent toujours précéder et justifient parfois les usurpations. On est pacifique avec rage, et par conséquent il n'y a rien à faire pour le soldat dans la politique. On ne veut pas comprendre que dans les nations les spécialistes arrivent au gouvernement au fur et à mesure qu'on a besoin de leur spécialité. Quand on traverse une période belliqueuse, on aura un gouvernement militaire. Pour le moment, on traverse une période pédagogique et on prend des professeurs.

Les nationalistes devraient s'en rendre compte en voyant s'amoindrir la qualité de leurs outils. Ils ont acculé au suicide un général de division, ancien ministre de la Guerre. Ils en sont à échouer auprès d'un simple petit général de brigade. Il n'y a pas de raison pour qu'ils ne descendent pas aux commandants, et pour qu'ils ne finissent pas par un tambour, qui ne sera même pas d'Arcole.

Un tambour est d'ailleurs bien le militaire qui leur conviendrait. Il joue du vide et fait du bruit. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Nous croyons savoir que, contrairement à ce qu'on a annoncé, le Président de la République ne se rendra pas à Toulon pour le lancement du grand croiseur cuirassé *Jeanne-d'Arc*.
 Ce lancement est fixé au 8 juin. M. Lockroy présidera la cérémonie.

Aperçu hier dans l'atelier de Chaplain à l'Institut un magnifique portrait en médaille du Président de la République.

En attendant que fussent remplies les formalités de la commande officielle, M. Loubet a voulu accorder quelques séances à l'éminent artiste, et l'œuvre est aujourd'hui terminée.

On pourra donc dès cette année frapper la médaille présidentielle, et l'année prochaine la placer à l'Exposition dans la section de la Monnaie, où elle complètera la série qui comprend déjà les portraits de Thiers par Oudiné, du maréchal de Mac-Mahon par Chaplain, de M. Jules Grévy par Daniel Dupuis, du Président Carnot par Alphonse Dubois et de MM. Casimir-Perier et Félix Faure par Chaplain.

C'est jeudi prochain que commenceront dans les lycées et collèges de la Seine et de Versailles les compositions du Concours général.

Cette première journée sera consacrée au concours de dessin dans toutes les classes.

Les autres compositions auront lieu en vingt-huit journées prises dans les mois de mai, juin et juillet, la série se terminant le 12 juillet par les compositions de géographie en rhétorique, de version latine en seconde et de mathématiques en troisième moderne.

Le ministre de la justice a invité le Conseil d'Etat à lui donner son avis sur une modification de sa propre organisation, de nature à hâter le jugement des affaires contentieuses. Il est constaté aujourd'hui qu'une section unique du contentieux est insuffisante pour assurer la prompt administration de la justice administrative. A l'heure présente, le nombre des recours attendant une solution s'élève au chiffre énorme de six mille deux cents. Le délai moyen entre le moment où le Conseil d'Etat est saisi d'une affaire et celui où il prononce son arrêt est de quatre à cinq ans.

La question de la modification du Conseil d'Etat s'est posée déjà plusieurs fois devant le Parlement depuis près de huit années, mais elle n'a jamais reçu de solution. L'urgence étant plus grande que jamais, le garde des sceaux a soumis au Conseil d'Etat, en vue d'en saisir ensuite les Chambres, un projet consistant à créer un poste supplémentaire de conseiller d'Etat, qui serait donné à la section du contentieux. Celle-ci comprendrait désormais un président et sept membres et se subdiviserait en deux sections jugeant séparément. Il faudrait en même temps accroître le nombre des maîtres des requêtes et des auditeurs de 1^{re} classe, en vue d'assurer le service des deux sec-

tions. La dépense qu'entraînerait cette modification dans l'organisation du Conseil d'Etat serait de 60,000 francs environ.

Le garde des sceaux compte déposer un projet de loi en ce sens, à la fin du mois, sur le bureau de la Chambre.

Par contre, le ministre de la justice va retirer le décret qu'il avait soumis au Conseil d'Etat en vue de rétablir à la Cour de cassation un poste de premier avocat général, tel qu'il existait avant 1870. La Chambre ayant refusé le crédit nécessaire et le Sénat paraissant devoir suivre son exemple, la création projetée a dû être abandonnée.

INSTANTANÉ

M. THIERRY

Il y a des gens qui n'ont pas de chance. M. Joseph Thierry, député de Marseille, paraît être du nombre. Il est arrivé à la Chambre précédé d'une réputation d'orateur, très justement acquise d'ailleurs par un long exercice de la profession d'avocat.

Tout le monde parle bien dans le Midi, et songez que M. Thierry n'est pas seulement député de Marseille : il y est né ! C'est donc, on peut le dire, un orateur de naissance. Très réservé, avec cela, ne se prodiguant pas, ne se pressant pas, il donnait les plus belles espérances, et tout faisait prévoir en lui un digne successeur de M. Charles Roux, qu'il a remplacé au Parlement.

Soudain, l'autre jour, lors de l'interpellation relative au commandant Cugnet, il éprouva le besoin d'expliquer son vote. Il le fit en quelques mots, mais sur ces quelques mots, il y eut un dont l'effet fut désastreux.

— Je ne trouve pas, dit-il, que les explications du gouvernement aient été satisfaisantes !...

Satisfaisantes !... Vous devinez l'effet sur tous les bancs ! La Chambre est sans pitié pour ces sortes de patraques. Du coup, la réputation de M. Thierry a reçu une rude atteinte. Cela se passera, évidemment, car rien ne dure en politique. Et puis M. Thierry est un homme sympathique. Il retrouvera sa belle éloquence marseillaise et saura remonter sur sa bête.

Mais c'est égal, le début est plutôt malheureux, et il va en falloir des bons discours pour effacer ce « satisfaisantes » !

Dernières nouvelles de M. Emile Zola. Après le procès de Versailles, le courageux écrivain est allé s'installer, comme on sait, dans les environs de Londres. Il s'est, depuis, assez familiarisé avec la langue anglaise pour pouvoir lire aisément les journaux et y suivre la marche des événements de France avant que lui parviennent les périodiques parisiens.

M. Emile Zola a occupé les longs mois d'un exil qui lui pesait à écrire une œuvre nouvelle : *Fécondité*, drame et poème à la fois, où se pose l'une des questions les plus passionnantes de l'heure présente : la famille nombreuse croissant et se multipliant au milieu de la décomposition ambiante et triomphant de la misère par le travail et l'énergie. La publication de cette œuvre, qu'on dit très humaine et très belle, commence aujourd'hui dans *L'Aurore*.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, à l'architecte Ballu que revient le mérite d'avoir déplacé la fontaine du Palmier, située sur la place du Châtelet.

C'est M. Gabriel Davioud, architecte en chef des promenades et plantations de la Ville de Paris, qui, au moment de la construction, faite par lui, du Théâtre lyrique et du théâtre du Châtelet, réalisa si heureusement ce déplacement de la fontaine, que l'on considéra à cette époque comme une opération des plus hardies et des plus nouvelles.

L'entrepreneur chargé par M. Davioud de ce travail portait le nom de Bellu. De là vient l'erreur qui a été commise.

Aujourd'hui, à la Bodinière, inauguration d'une exposition de peinture par un intéressant groupe féminin.

Nous y admirerons les œuvres de Mmes Frédérique Vallée, le peintre des Parisiennes ; Nanny Adam, Arosa, Beck, les distinguées paysagistes ; Guillaumot-Adan, Bourgonnier-Claude et Olga Behr.

On se rappelle de quelle émotion fut saisi le monde artistique au moment de la vente de l'*Angelus* de Millet, et chacun sait ce qu'il fallut d'efforts et d'argent pour le faire revenir d'Amérique. On eut connaissance du fait parce que c'était une vente publique ; mais combien l'insidieuse vente privée ne nous dérobe-t-elle pas de chefs-d'œuvre encore plus beaux et d'un plus grand intérêt historique ! Ne racontions-nous pas, il y a peu de temps encore, de quelle façon furent vendues à un étranger les œuvres magnifiques de Jean-Honoré Fragonard : les séries du « Roman de la Jeunesse » ?

Nous avons aujourd'hui le regret de constater la disparition de splendides tapisseries de Beauvais qui furent commandées par un ancêtre des comtes de Gattilier, architecte de Louis XV, pour orner son château de Beaulieu, dans le département de la Loire. Ces chefs-d'œuvre ont été achetés par une maison anglaise bien connue, la maison Duven, Old Bond Street, à Londres, qui les a payés près de 30,000 livres sterling ; ils vont maintenant nous quitter pour toujours.

La beauté de ces panneaux, dessinés par Boucher, leur parfait état de conservation, et même la valeur des cadres dorés, merveilleusement sculptés, les avaient rendus célèbres dans le monde artistique.

Aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, première vacation de la vente de la collection Mühlbacher, si riche en maîtres et petits maîtres du dix-huitième siècle. Les enchères seront dirigées par M^{re} Paul Chevallier, assisté de MM. Féral, experts.

Le monde élégant se presse déjà aux déjeuners et dîners qu'on vient d'inaugurer à l'Elysée-Palace ; hier, on pouvait compter plus de cent personnes autour des petites tables.

Une très heureuse innovation qui date d'hier : on pourra prendre désormais le thé dans le salon du restaurant avant ou après la promenade au Bois de Boulogne.

Ajoutons également qu'un mail-coach express fera tous les jours le service entre l'agence des Wagons-Lits, place de l'Opéra, et le Pavillon de Bellevue. Départ de la place de l'Opéra à dix heures et demie du matin ; arrêt à l'Elysée-Palace à onze heures ; retour à Paris vers trois heures.

Un organe médical du Nord, dirigé par M. le docteur Coppens, et qui passait pour être rédigé avec un savoir consciencieux, les *Annales de Polyclinique*, vient de publier, dans un de ses plus récents numéros une formule d'un produit composite qu'il prétend être celle de l'antiseptique universellement connu et apprécié, « le Lauréol ». La Société du Lauréol tient à protester contre cette publication dont elle s'expliquerait déjà difficilement le but si la formule indiquée était exacte, mais qu'elle trouve préjudiciable à ses intérêts surtout parce que la formule donnée est fautive et incomplète : le produit dangereux obtenu en l'appliquant rigoureusement n'aurait qu'un rapport lointain avec le vrai Lauréol, ni toxique ni caustique, comme chacun sait, et qui se trouve dans toutes les pharmacies en flacons et demi-flacons revêtus de l'étiquette déposée par la Société du Lauréol.

Hors Paris

De Vichy :

« C'est aujourd'hui qu'a lieu « officiellement » l'ouverture de la saison, mais on sait que les buveurs n'attendent pas la date du 15 mai pour se trouver autour des sources des Célestins, de l'Hôpital ou de la Grande-Grille. Le temps dont nous jouissons est très favorable à la cure et on semble l'avoir compris de tous côtés, car il y a un mouvement déjà très appréciable à l'Etablissement thermal. »

Nouvelles à la Main

Au Salon.

Une petite fille s'arrête toute surprise devant une Eve la pomme à la main.

— Maman, c'est donc permis d'aller cueillir des pommes avant d'avoir mis sa robe ?

Molénard, qui doit échanger avec un monsieur « deux balles sans résultat », est d'une maladresse dont il convient tout le premier.

— Il est bien entendu, lui dit son témoin, que vous viserez à côté de votre adversaire...

C'est que... plus je viserai à côté, plus je risquerai de l'atteindre !

Le Masque de Fer.

LA DERNIÈRE ÉTAPE

DE

L'AFFAIRE DREYFUS

VI

L'expertise Bertillon. — Opinion de M. Lépine.

M. Alphonse Bertillon a été une des causes déterminantes de l'arrestation de Dreyfus.

L'épreuve de la dictée a été décisive pour le commandant du Paty de Clam parce qu'il était sous l'influence des conclusions de M. Bertillon.

Mais comment M. Bertillon, dont la spécialité est l'anthropométrie, a-t-il été tout à coup improvisé expert en écritures ?

Au procès Zola, devant la Cour d'assises, il dit :

— Quand j'ai agi en 1894, ce n'est pas comme fonctionnaire, c'est comme expert, c'est-à-dire comme particulier.

Puis, à la Cour de cassation, dans sa déposition :

Le président. — Veuillez nous dire en quelle qualité vous avez prononcé ?

M. Bertillon. — J'en ai été chargé officiellement par mon chef de service, M. le préfet de police, non pas comme expert, mais à titre administratif ; et c'est en cette qualité que j'ai procédé. Je crois que c'était le 13 octobre 1894. Je n'ai jamais agi comme expert judiciaire et n'ai pas prêté serment en cette qualité.

M. Lépine va nous en donner la raison.

L'ancien préfet de police a dit devant les Chambres réunies :

« M. Bertillon est d'une ingéniosité qui confine parfois au génie. Mais, en même temps, il a des ténérailles d'invention, des audaces de conception qui déconcertent. J'étais tenu, vis-à-vis de lui, dans une matière qui sortait de ses attributions ordinaires, à une très grande circonspection, et si je l'ai cependant désigné, c'est parce qu'on me représentait le travail à faire par l'expert comme un ouvrage plutôt photographique et typographique que comme un véritable examen graphique. »

Après M. Gobert, à qui l'on tenait rigueur, parce que ses conclusions réfléchies avaient déplu, M. Bertillon, à peine chargé de l'expertise, formulait son opinion, quelques heures après avoir étudié le bordereau, et l'attribuait à Dreyfus. Pour essayer de faire la critique de la

déposition de M. Bertillon, il faut d'abord la comprendre, si c'est possible.

Essayons, et cela surtout en laissant parler M. Bertillon lui-même.

Rappelons qu'il avait en mains le bordereau d'une part, puis des lettres de Dreyfus, de Mathieu Dreyfus, de Mme Dreyfus et le brouillon sur lequel il avait relevé des empreintes.

Tout d'abord, M. Bertillon fait une première réflexion :

Le bordereau n'est pas une création fortuite, accidentelle des seules forces de la nature. Il a été écrit par quelqu'un, il s'agit de savoir qui et dans quel but.

Il continue par des réflexions sur les dangers de l'espionnage et les ruses qu'il comporte :

« Le traître, dit-il, est exposé à deux sortes principales de dangers : 1° la saisie sur lui-même de documents prêts à être livrés ; 2° le retour, sous certificat d'origine, de ces documents une fois livrés. Il est évident que, contre ce dernier danger, c'est l'emploi de l'écriture déguisée qui est la meilleure sauvegarde ; un accident de ce genre vient-il à se produire, il lui suffira de renier son écriture, en s'appuyant sur quelques divergences graphiques, pour échapper à tout châtiement. Les erreurs des experts en écriture sont assez flagrantes et connues pour qu'elles ne puissent, à elles seules, constituer une preuve. »

Puis, M. Bertillon se demande si, puisqu'il envoyait les documents, il était utile d'y ajouter un bordereau explicatif ?

« Sans doute, répond-il, cela ne serait pas nécessaire, mais le traître a pu l'envoyer sans inconvénient puisqu'il l'a forgé. »

M. Bertillon pose alors le problème dans toute sa simplicité :

« Nous voyons l'avantage qu'il y aurait eu, pour un traître, de combiner le déguisement avec l'auto-forgerie, mais nous ne concevons pas comment il est possible d'exécuter la dernière partie de ce plan, c'est-à-dire l'auto-forgerie. »

Comment arriver à ce résultat rapidement sans vocabulaire de mots calqués à domicile ?

Si nous n'avions pas M. Bertillon pour répondre à cette question, peut-être serions-nous embarrassés. Laissons-le s'expliquer :

Cela semble impossible tout d'abord. La solution, la voici : c'est d'écrire sur un canevas composé d'un même mot de longueur déterminée, et d'après un règlement déterminé.

Nous avons été amenés, après nos recherches dont nous indiquerons l'origine, à trouver que le bordereau avait été écrit sur le mot *intérêt* mis bout à bout, et cette chaîne ainsi formée avait été doublée par un déplacement de cette chaîne égal à 1mm25. La longueur de ce mot est exactement de 12mm5 mesurés du bord droit de la lettre initiale au bord similaire de la lettre finale.

Ce travail, auquel Dreyfus se serait livré, ne paraît-il pas analogue, *a priori*, à l'un des travaux d'Hercule ?

M. Bertillon a répondu à tout. Avec le mot *intérêt* comme clef (intérêt provient d'intéressé et d'intéressant pris sur la lettre du buvard). Il nous apprend comment Dreyfus a établi une chaîne sur laquelle il a produit le développement du bordereau.

Puis ensuite avec un sou, un crayon, une loupe à pied et dans l'espace d'une heure, il a mesuré et noté le réseau kutschique qui donne ce mot *intérêt*, reculant ainsi les bornes de l'infini en expertise.

De là nous sommes conduits à cette affirmation de M. Bertillon que nous ne mentionnons pas sans effort :

Un scribe quelconque, en possession du gabarit et de ce règlement, pourrait apprendre à reproduire le bordereau.

Résumons à présent les conclusions de M. Bertillon :

« Il est probable que Dreyfus a introduit le rythme (superposition des espaces, avec ou sans recul) pour invoquer la machination au cas de saisie du bordereau (ou d'autres pièces écrites, forgées de la même façon) sur lui-même, mais qu'il n'a pas été jusqu'au calquage pour pouvoir invoquer la différence des écritures en cas de saisie au dehors. »

« Nous sommes donc en face d'une machination (puisque le bordereau est forgé), ourdie par une personne ayant accès à l'état-major (puisqu'on a pris des particularités d'un rapport de l'écriture d'un stagiaire). »

et que le nom de Dreyfus avait été publié dans la *Libre Parole* le 1^{er} novembre.

Le jour même, le colonel Panizzardi envoie à Rome un rapport. C'est la copie de ce rapport que le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie, a remis à M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, le 5 janvier 1899.

Ce rapport est ainsi conçu :

L'arrestation du capitaine Dreyfus a produit, ainsi qu'il était facile de le supposer, une grande émotion.

Je m'empresse de vous assurer que cet individu (*questo individuo*) n'a jamais rien eu à faire avec moi.

Les journaux d'aujourd'hui disent en général que Dreyfus avait des rapports avec l'Italie; trois seulement disent d'autre part qu'il était aux gages de l'Allemagne. Aucun journal ne fait allusion aux attachés militaires. Mon collègue allemand n'en sait rien, de même que moi. J'ignore si Dreyfus avait des relations avec le commandement de l'état-major.

Le lendemain de la publication de la *Libre Parole*, le matin du 2 novembre, les journaux de Paris continuèrent à discuter longuement et contradictoirement cette nouvelle, le colonel Panizzardi songe que son rapport expédié par la poste n'arrivera plus tôt, à Rome, que le 4 novembre.

Dans ces conditions, il croit devoir envoyer une dépêche chiffrée qu'il dépose au bureau de la rue Montaigne à trois heures de l'après-midi, le 2 novembre.

Voici la traduction exacte, aujourd'hui incontestée, de ce télégramme :

Si le capitaine Dreyfus n'a pas eu de relations avec vous, il conviendrait de charger l'ambassadeur de publier un démenti officiel, afin d'éviter les commentaires de la presse. (*Evitare commentarii stampa*).

Voici le procès-verbal qui a été dressé de cette traduction, le 27 avril 1899, dans le cabinet du premier président de la Cour de cassation, sous les signatures de ce dernier et de MM. Guignot, Chamoin et Paléologue :

La traduction opérée de concert par les trois délégués a fait ressortir la version suivante : « Si le capitaine Dreyfus n'a pas eu de relations avec vous, il serait bon de charger l'ambassadeur de publier un démenti officiel, afin d'éviter les commentaires de la presse. »

En foi de quoi lesdits délégués ont signé le présent procès-verbal.

Il est aussi constaté que la version de ce télégramme donnée par le ministère des affaires étrangères le 11 novembre 1894 est rigoureusement conforme à la vérité. C'est ce que M. Delcassé a démontré à la tribune de la Chambre vendredi dernier 12 mai.

A la dépêche du colonel Panizzardi, le général Marillat a répondu télégraphiquement : « que le 2 novembre, l'état-major se trouvait dans les mêmes conditions que lui. Ce corps et tous les services qui en relèvent n'ayant jamais eu de rapports directs ou indirects avec Dreyfus. »

Cette pièce a été officiellement communiquée le 5 janvier 1899 par le comte Tornielli à M. Delcassé.

Mais, ce qui paraît ainsi très simple, a été singulièrement compliqué : des dissensions graves ont surgi entre les administrations des affaires étrangères et de la guerre.

Tout d'abord, la teneur exacte du télégramme chiffré du 2 novembre ne fut pas connue aux affaires étrangères. M. Paléologue nous en donne la raison :

Dans le travail cryptographique auquel ce télégramme fut soumis au quai d'Orsay, il se produisit une certaine incertitude, surtout quant aux derniers mots.

C'était la première fois, en effet, que l'attaché militaire se servait du chiffre employé pour ce document.

Il ne s'agissait donc pas seulement de traduire le texte chiffré; il fallait, au préalable, découvrir la clef même du chiffre, c'est-à-dire reconnaître la loi du système appliqué, reconstituer le vocabulaire et fixer toutes les combinaisons.

On établit donc des ébauches successives. Comme exemple de ces approximations, voici un des premiers tableaux où figurent hypothétiquement certains mots italiens :

Germania,
Rimane,
Preveduto,
Enicario,
Ministerio,
qu'on avait superposés, à l'aide du raisonnement, sur des groupes de chiffres.

Pour le groupe XXXX, le traducteur avait supposé les deux interprétations que donne l'usage suivante :

Groupe XXXX.
soit : *Proba* (preuve)
ou : *Relazione* (relations).

Dans ces conditions, on ne pouvait cumuler les mots *proba* et *relazione* — qui ne devaient être employés que séparément, à l'exclusion l'un de l'autre — sans dénaturer le sens de la dépêche. On l'aussait encore plus en rapprochant le mot *Germania* (Allemagne) des mots *preuve*, *relations*.

Or, jamais, au ministère de la guerre, on n'a cumulé, nous dit M. Paléologue dans sa déposition.

Au bout de peu de jours, le télégramme de l'attaché militaire B put être hypothétiquement déchiffré dans la forme suivante :

Si le capitaine Dreyfus n'a pas eu de relations avec vous, il conviendrait de charger l'ambassadeur de publier un démenti officiel (3); notre émissaire est prévenu (2).

Copie de cette version, qui n'était encore qu'une ébauche provisoire, fut confiée au colonel Sandherr qui passait tous les jours au quai d'Orsay.

Autour de lui, le 11 novembre 1894, continuait M. Paléologue, les uns du télégramme furent déterminés avec une certitude absolue et le texte définitif en fut aussitôt communiqué, comme authentique, au service des renseignements.

Ce texte, je l'ai vu entre les mains du colonel Sandherr, avec qui j'ai eu l'honneur de m'en entretenir plusieurs fois.

Cette dépêche authentique, entièrement à la charge de Dreyfus, a-t-elle été versée aux débats dans la procédure Dreyfus de 1894 ?

Le général Mercier dit :

« Je donnai l'ordre de ne tenir aucun compte de ce télégramme et de ne faire aucun usage dans le cours du procès. »

Cet ordre fut exécuté.

Les généraux de Boisdeffre et Goussier déclarent qu'à leur connaissance on n'en a pas fait usage.

Mais nous reviendrons sur ce point. Dreyfus est condamné et il n'est plus question de la dépêche jusqu'en mai 1898.

1898. C'est à cette époque que les doutes sur la culpabilité de Dreyfus s'accroissent. Les interpellations se succèdent au Parlement. Il faut répondre, il faut dissiper ces doutes. On procède alors, au ministère de la guerre, d'après les ordres du général Billot, à une reconstitution du dossier secret, qui sera plutôt une véritable création... On cherchera à retrouver le télégramme du colonel Panizzardi, mais les démarches sont vaines.

Le général Goussier dit :

Je demandai le texte de la dépêche au colonel Henry. Il me dit qu'il n'avait rien. Le colonel Sandherr n'en avait pas laissé de traces; les officiers du service des renseignements ne pouvaient pas davantage reconstituer ce texte; j'eus l'idée d'en parler au colonel du Paty; celui-ci, recueillant ses souvenirs, me donna de mémoire un premier texte communiqué au colonel Sandherr.

Le général Goussier a quelque peu varié. Après avoir donné le 21 janvier 1899 à la Cour de cassation le texte suivant :

Capitaine Dreyfus arrêté, précautions prises. (La fin de la dépêche signalée comme douteuse.)

texte qui était bien celui de la première ébauche du ministère des affaires étrangères, il donne, le 27 janvier, dans une nouvelle déposition, cette autre version qui se trouve être précisément la dernière des versions hypothétiques, avant la version définitive :

Capitaine Dreyfus arrêté. Précautions prises. Ministère de la guerre instruit dans le plus grand secret. Relations avec... (Je suppose la puissance, mais je ne puis préciser). Emissaire prévenu.

Voilà qui est vraiment étrange, puisque le général Mercier dispose :

On me donna avis que la traduction de la fin de ce télégramme était incertaine.

Un ou deux jours après, je reçus du ministère des affaires étrangères une nouvelle version de cette traduction à peu près ainsi conçue :

« Dreyfus arrêté. Si vous n'avez pas relations, démentez officiellement pour éviter polémique. »

Le général de Boisdeffre confirme absolument et à peu près dans les mêmes termes cette déclaration de l'ancien ministre de la guerre :

La fin de la dépêche était signalée comme douteuse.

Quelques jours après, le colonel Sandherr m'apporta un texte tout différent, me disant que c'était une nouvelle traduction faite par les affaires étrangères.

Je ne puis donner que des indications très générales, attendu que mes souvenirs ne sont pas très nets. Elle était conçue à peu près en ces termes :

« Capitaine Dreyfus arrêté; si vous n'avez pas eu de relations avec lui, démentez pour éviter polémique de presse. »

Ainsi, cette dernière version, qui est la vraie, était restée suffisamment précise dans les souvenirs du ministre et du chef de l'état-major.

Comment se fait-il que ce ne soit pas ce texte qui, sous le numéro 44 du dossier secret militaire reconstitué, figure au ministère de la guerre, mais, au contraire, la dépêche fautive défectueuse à Dreyfus ? (Le numéro 43 de ce dossier secret est le commentaire, écrit de la main d'Henry, des origines de la reconstitution de la dépêche fautive.)

Cette persistance d'Henry, du colonel du Paty de Clam et du général Goussier à maintenir le texte primitif, abandonné comme inexact, est-elle un fait naturel ou le résultat d'une manœuvre criminelle ?

Il semble facile de répondre.

Lisons M. Paléologue :

... Au mois de septembre ou d'octobre 1897 j'eus l'occasion de revoir le colonel Henry, au moment où l'on recommençait à parler de l'affaire Dreyfus; je mis la conversation sur le télégramme du 2 novembre 1894; je lui en rappelai l'importance en raison particulièrement de la date, Panizzardi n'ayant pu savoir le 2 novembre (lendemain du jour où l'arrestation de Dreyfus a été connue) si l'inculpé avait fait des aveux; Henry me répondit que le document lui semblait de peu d'importance étant donné les pièces accumulées d'autre part contre Dreyfus.

Le 17 novembre 1897, M. Paléologue, allant faire au ministère de la guerre la communication diplomatique de l'ambassadeur d'Allemagne aux termes de laquelle le colonel Schwartzkoppen et son gouvernement protestaient de l'innocence de Dreyfus, le colonel Henry qu'il rencontra et mit au courant de sa visite riposta :

— Mais nous n'avons jamais dit que Dreyfus fut des rapports directs avec l'ambassade d'Allemagne. Vous savez bien que Panizzardi était l'intermédiaire !

A quel je répondis :

— Que faites-vous alors du télégramme du 2 novembre 1894 ?

Le général Goussier entre à ce moment, et, instruit du sujet de la conversation, il tient le même langage qu'Henry.

M. Paléologue ajoute :

— Je fis au général Goussier les mêmes objections que je venais de faire au colonel Henry : Alors quel compte tenez-vous du télégramme de 1894 ?

A ce moment, le colonel Henry coupa court à l'entretien, en parlant avec un certain trouble des pièces qu'il venait de tirer de son coffre-fort pour me les montrer. (Le général Goussier, dans un entretien que j'ai eu avec lui, le 24 décembre 1893, a déclaré se souvenir parfaitement des moindres détails de cet incident.)

Puis, revenant à Henry, M. Paléologue continue :

— A diverses reprises j'ai eu, pendant l'hiver 1897-98, l'occasion de parler au colonel Henry du télégramme du 2 novembre.

Les faits énoncés dans ce document se sont trouvés, en effet, confirmés un grand nombre de fois par des renseignements officiels dont j'ai toujours fait part au colonel.

Henry est donc bien fixé sur cette dépêche, si bien fixé qu'il en fait disparaître le texte comme il avait fait disparaître le rapport de M. Lépine.

Le général Goussier veut défendre Henry, mais comme il l'accable !

— M. Paléologue me disait qu'il avait bien souvent parlé de cette dépêche avec le colonel Henry, et je dois dire que ce dernier ne m'avait jamais tenu au courant de ces entretiens.

M. Paléologue en tirait cette conséquence (et c'est ce qu'il me disait dans notre entretien du 24 décembre) qu'Henry voulait me dissimuler la dépêche du 2 novembre 1894.

Je lui ai répondu que cette interprétation, jusqu'à preuve du contraire, me paraissait inexacte, attendu qu'au mois de mai 1893 Henry n'avait fait aucune difficulté pour faire auprès de M. Paléologue la démarche que je

lui avais prescrite, en vue d'obtenir le texte exact de la dépêche du 2 novembre 1894.

M. Paléologue m'a dit, le 24 décembre, qu'il avait écrit le texte au colonel Henry.

Cette indication m'a surpris, puis, Henry ne m'en avait jamais parlé et qu'il s'était borné à déclarer (d'une façon naturelle et qu'il n'éveillait en aucune façon mes soupçons) que M. Paléologue demandait que la démarche fût faite officiellement.

Je dois dire qu'Henry insistait pour que cette démarche fût faite.

Ainsi, le texte vrai de la dépêche a été supprimé par Henry; le colonel du Paty de Clam a dicté un texte faux.

Henry assistait à la dictée.

Et maintenant, donnons la conclusion écorçante de M. Paléologue :

— La bonne foi du général Goussier ne pouvant être suspectée, je ne puis pas à m'expliquer la réponse qu'il m'a faite. En effet, il était bien facile d'avoir une copie du télégramme; il suffisait de le demander, dans les formes, à l'administration des postes et télégraphes. C'est ce qu'a fait le ministère des affaires étrangères, et, le jour même où il a fait sa demande, il a reçu la pièce. La voici : elle est bien exactement la même que celle qui a été présentée déjà à la Cour.

Ma conscience et mes instructions m'obligent à aller plus loin et à affirmer qu'aucune erreur de mémoire ne peut justifier les divergences entre les deux textes, celui reconstitué par le ministère de la guerre et celui conservé au ministère des affaires étrangères. Il n'y a pas seulement un erreur, il y a une falsification.

La pièce n° 44 n'est pas seulement erronée, elle est fautive.

Arrivons au dénouement.

Le capitaine Guignot, procédant au recouvrement du dossier militaire, trouve donc sous le numéro 44, non point la dépêche suivante, qui est la dépêche authentique :

Si le capitaine Dreyfus n'a pas eu de relations avec vous, il conviendrait de charger l'ambassadeur de publier un démenti officiel, afin d'éviter les commentaires de la presse.

mais, au contraire, le faux dicté au général Goussier par le commandant du Paty, de concert avec Henry :

Le capitaine Dreyfus est arrêté. Le ministre de la guerre a la preuve de ses relations avec l'Allemagne. Toutes mes précautions sont prises.

Toute la question est de savoir maintenant quel rôle a joué cette dépêche dans le procès de 1894.

Deux hypothèses sont à envisager :

1^{re} hypothèse : le télégramme chiffré (*traduction exacte*) n'a pas été versé aux débats secrets de 1894, ainsi qu'il semble ressortir des déclarations des généraux Mercier, de Boisdeffre et Goussier.

Réponse : Mais alors de quel droit l'aurait-on supprimé ? La version exacte du télégramme appartenait à l'accusé.

Dreyfus a été condamné sur la pièce *de canaille de D...* et pour les plans directeurs des fortifications de Nice. Le colonel Panizzardi est le récepteur direct ou indirect, et non point l'intermédiaire, comme l'ont prétendu Henry et le général Goussier, et la dépêche Panizzardi est par conséquent à la décharge absolue de Dreyfus.

2^e hypothèse : Le télégramme chiffré (*traduction inexacte*) a été versé aux débats secrets de 1894.

Réponse : Une première présomption qui justifierait cette hypothèse résulte de la disparition de la table analytique du dossier secret dressée par M. Walz, gendre du général Billot, en avril 1898, et que l'on prétend aujourd'hui avoir été uniquement établie pour l'usage personnel du ministre.

Nous trouvons une seconde présomption dans la disparition du commentaire du commandant du Paty de Clam sur les pièces secrètes. Ce commentaire, que le général Mercier s'est refusé à rendre, aurait fourni son point une indication précieuse qu'on avait évidemment intérêt à ne pas donner.

Ajoutons que le commandant du Paty de Clam s'est refusé à répondre devant la Cour sur le point de savoir si son commentaire visait le télégramme chiffré.

Il est évident, par ailleurs, que la production de ce télégramme avec sa traduction inexacte corroborait trop bien la fautive pièce *de canaille de D...* pour être négligée devant le Conseil de guerre de 1894.

A ces deux présomptions ajoutons une preuve décisive qui ressort formellement de la déposition du capitaine Guignot (30 décembre 1898) chargé, comme on le sait, d'analyser le dossier secret.

« Du Paty, affirme le capitaine Guignot, a dénoté une pièce du dossier secret quand il a interprété la pièce *de canaille de D...*, par cet animal de Dreyfus. »

Du Paty, ajoute-t-il, déclare que la pièce était chiffrée, ce qui est inexact, mais ce qui est probablement une allusion à une autre pièce du dossier qui fut en effet déchiffrée.

Or, il est certain que le dossier secret de 1894 n'a pu contenir qu'une seule pièce chiffrée : la dépêche du 2 novembre 1894 étant le premier télégramme envoyé par Panizzardi. C'est d'ailleurs la cause de cela, a dit M. Paléologue aux Chambres réunies, qu'on a eu de si grandes difficultés pour le traduire.

On peut donc affirmer qu'Henry, avec la complicité du commandant du Paty, a versé la dépêche inexactement traduite au dossier secret de 1894.

(A suivre.)

LA JOURNÉE

Lundi 15 mai

Courtes mixtes à Vincennes (2 h.).
Au Palais : Appel de la Ligue des Droits de l'homme et de la Ligue de la Patrie française (Chambre des appels de police correctionnelle).

A l'Ecole polytechnique : Reprise du cours de M. Georges Duruy.

Le Parlement : Au Sénat, suite de la discussion du budget (3 h.). — A la Chambre, continuation des interpellations sur l'Algérie (3 h.).

Régiments militaires : Aujourd'hui commencent, par Rosny et Villemonble, les opérations d'examen et de classement des voitures attelées et des chevaux, juments, mules et mulets déjà recensés en 1898, dans le département de la Seine.

Conférences : Mgr Ireland, sous la présidence de M. Brunetier, « l'Eglise et le Peuple » (8 h. 1/2 du soir, 474, rue de Vanves).

M. Ch. Noufflard, sous les auspices de l'Ecole coloniale et la présidence de M. G. Siegfried, « Régime constitutionnel des fleuves Maurice et de la Réunion » (8 h. 1/2 du soir, 2, avenue de la République).

« D'Emile Augier à Octave Mirbeau : la question sociale ressort dramatique » (8 h., Cercle de la rue du Luxembourg, 48).

Obseques d'Henry Beque : Saint-François de Sales, 41 h.

La charité : Vente au profit des Pères Trappistes de la Palestine (aujourd'hui et demain, comptoir n° 14, rue de Pontéux, 55).

Réunion : A la Société des gens de lettres, nomination du délégué de la Société, et nomination des membres du jury des concours littéraires (1 h. 1/2, Conservatoire de musique); du Cyclopaed (4 h., chez le marquis de Chevigny); de la Société d'éducation et d'enseignement (8 h. du soir, 184, boulevard Saint-Germain).

Bal chez le général Zurlinden, à l'Hôtel des Invalides. — Dîner Alexandre Dumas (chez Voisins). — Banquet de l'Angoumois (chez Champeaux).

Le Monde et la Ville

SALONS

— Au carnet mondain : — Le lundi 22 mai, soirée dansante chez le général et la duchesse d'Auerstadt, au palais de la Légion d'honneur; — Soirée dansante, le samedi 27 mai, chez M. et Mme Ernest de Werth, dans leurs salons de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

— Dîner par petites tables, avant-hier, chez la baronne de Ségur, qui faisait les honneurs de ses salons à sa fille, la comtesse du Bourg. Après le dîner, on a fait un tour de valise.

— Bal blanc des plus ravissants, le même soir, chez la baronne de Kertanguy, dans son hôtel de l'avenue Hoche. Danseurs et danseuses :

Miles de Virel, de la Blotterie, Sabatier-Garot, de Fayet, de Toury, Zurlinden, de Rambures, de Montigny, de Goulaine, de Sèze, de Goulaine, de Langsdorff, de Richemont, de la Roche-Lambert, d'Allegny, d'Andigné, de Broissia, de Bellesize, de la Courrière, de Courcy, de Louvencourt, de Quélen, de Perthus, de l'Étoile; marquis d'Abancourt, comte d'Espéy, comte d'Appier, comte de Chailly, comte de Fery d'Escland, comte de Hille, comte de Barbant, comte Desplanches, marquis d'Andigné, comte de l'Estrade, comte de Monchy, comte de Fleuriel, M. de Sancy, MM. P. et Y. de Goniac, comte de Choqueuse, comte de Liliers, M. de Prémaury, vicomte de Vignerot, comte de Sallant, baron de Calonne, M. de Fougère, vicomte de Juigné, baron de la Hougue, comte de Kerhuel, baron de Saligny, de la Serre, M. de Triguerville, comte de Reine, Florian de Béarn, etc.

Au nombre des autres invités :

Marquis et marquise de Kérourat, comte et comtesse de Montferand, comte et comtesse de Kerneval, comte et comtesse de Goulaine, comte et comtesse du Douët de Gravielle, comte et comtesse René de Peyronnet, comte et comtesse de Quélen, marquis et marquise d'Argenson, comte et comtesse de Rougé, baron et baronne de Pluvial, comte et comtesse de Monti, comte et comtesse de La Villoselle, comte et comtesse de Toulouse-Lautour, comte et comtesse de Menthon, comte et comtesse de Saligny, comte et comtesse de Virel, comte et comtesse de Lagge, comte et comtesse de Jallerange, etc.

Le cotillon a été brillamment conduit par Miles Germaine et Alice de Kertanguy avec le vicomte de Maugny et le comte Robert de Belmont.

— Jolie soirée dansante, avant-hier encore, chez la comtesse Ferdinand de Lesseps, dans son hôtel de l'avenue Montaigne, dont elle faisait les honneurs aidée de ses filles, Miles de Lesseps et la baronne de La Grange. Parmi les invités :

Comtesse de Vergès d'Anfay, comte et comtesse Gasquet, Mme Barrachin, M. et Mme P. Berlin, comtesse d'Azincourt, M. et Mme de Guiryo, vicomtesse et Mlle d'Orval, baronne de La Roche et Mlle Goussier, comte de Toury, M. de Bruey, M. de Myre de Vilers, vicomte de Geoffroy de Chabrignac, etc.

— Chez la comtesse Poulain de La Miré on a vivement applaudi Théodore Botrel, le barde breton, et Mme Botrel, dans leurs chansons si originales. Dans l'éloge de l'assistance :

Général et baron de Vaulgrange, marquis et marquise de La Ferté, marquis et marquise de La Ferté, comte de Saligny, comte de La Vignais, M. Halgan, sénateur, et Miles Halgan; Mme Le Cour-Grandmaison, marquis et marquise d'Argenson, comte et comtesse de Quénouet, comtesse de Bargo, Mlle de la Roche, comte et comtesse de Montbellard, vicomte de Champeaux-Vernieu, etc.

— De Vienne :

Le marquis de Reversaire, continuant la série de grands dîners qu'il donne cette année, avait samedi soir à sa table :

L'ambassadeur de Russie et la comtesse Kapnist, le prince et la princesse de Metternich, le marquis de Taxis, le comte de La Roche, comtesse Kienmann, le baron et la baronne Gudenus, la comtesse Szechenyi-Hoyos, la princesse Alexandrine Windischgrätz, la comtesse Wydenbruck-Esternay, le comte Colledor-Mansfeld, le ministre de Suède et Norvège, comte Lewenhaupt, M. et Mme de Sverbeef, M. et Mme de Stolypine.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Très brillante matinée, hier, chez Mme Francis Thémis. Son mari, l'éminent compositeur, a fait entendre ses élèves, parmi lesquels Miles Juliette Faraut, Marthe Chincholle, et ses filles, ont été particulièrement applaudies.

Dans l'intermède, grand succès pour Mmes Arbel, Thullier-Leloir, Laro, Orléans, Leroy, Huon, Lindler, ainsi que pour MM. Brémont, Duquesne, etc.

— On vient de célébrer à Madrid le baptême de la fille de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Calabre. Elle a reçu sur les fonts baptismaux les prénoms de Marie-Christine.

MARIAGES

— M. Marcel La Salle, lieutenant breveté au 2^e hussards, détaché à l'état-major du 9^e corps d'armée, est fiancé à Mlle Claire Ayiles, fille de l'ancien préfet, et de Mme Charles Ayiles née Bro de Comères.

CHARITÉ

— Avant-hier a eu lieu à la Galerie des Champs-Élysées une vente de charité au profit de l'œuvre des Orphelins. Tout le grand monde parisien s'y était donné rendez-vous. Parmi les dames vendeuses :

Vicomtesse d'Armaillet, baronne de La Grange, baronne d'Armaillet, duchesse de Decazes, marquise de Pleinmont, Mme Brun, baronne de Mesnil, Mme de Fromont, comtesses de Saint-Sauveur, d'Harcourt, de Chabannes-La Palice, de Liniers; Miles d'Arincourt, de Fontenay, de Joubert, de Bailleul, de Contat, de Chenu, etc.

La recette a dépassé les meilleures prévisions.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De la duchesse de Berghes, née Seillière, décédée au château de Rânes, à l'âge de 82 ans, la tante du baron Seillière et de la duchesse de Talleyrand et de Sagan. L'inhumation aura lieu aujourd'hui à Rânes; — De M. de Hambourg, ancien ministre de Russie à Berne, décédé à Lausanne. Le défunt avait dirigé, en 1878, le département du personnel et des affaires d'économie au ministère des affaires étrangères russes. Le chancelier prince Gortchakoff lui confiait comme un de ses meilleurs collaborateurs; — De M. Roswell Flower, ancien gouverneur démocrate de l'Etat de New-York, décédé subitement en cette ville. Fils d'un fermier, il fut tour à tour garçon de ferme, ouvrier briquetier, courtier, banquier, et enfin homme politique. Depuis quelques temps, il s'était consacré aux grandes affaires de banque et aux entreprises de chemins de fer. Il laisse une fortune évaluée à cinquante millions de francs; — Du colonel Bardol, chef d'état-major du 9^e corps d'armée, décédé subitement à Tours, au cours d'une réception chez le commandant Duminy. On le félicitait d'un monologue qu'il venait de dire avec une grande verve, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. Ce brave officier, âgé de 52 ans, allait être nommé général.

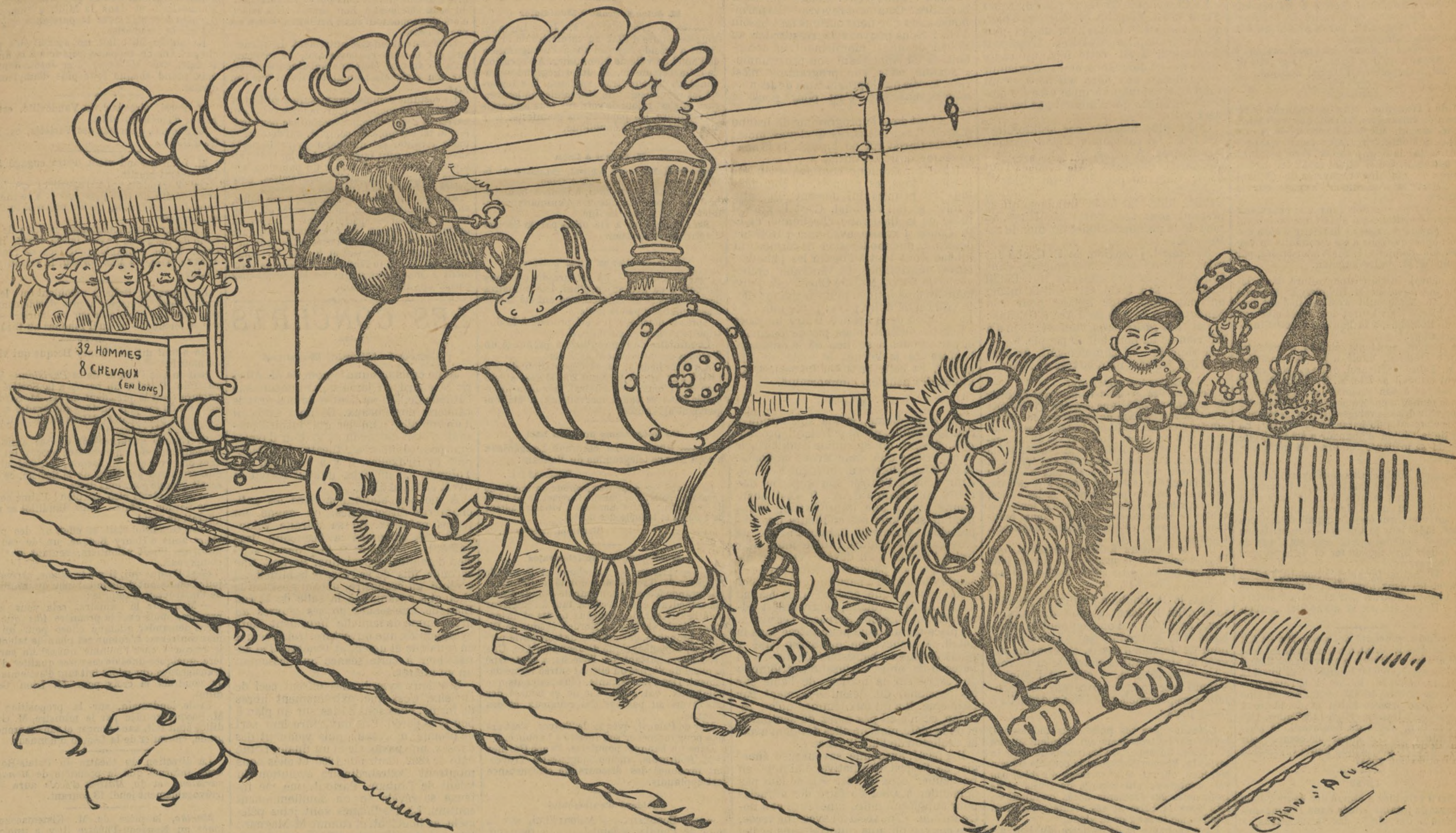
— La princesse douairière Rospigliosi, née de Nompère de Champagny, fille du duc de Cadore et de la duchesse née de La Grange, est morte à Florence, à l'âge de soixante-quatre ans. Veuve du prince Clément Rospigliosi, elle laisse trois fils : le prince Joseph Rospigliosi, duc de Zagorolo, prince de Castiglione, marquis de Giuliano, etc.; le prince Camille Rospigliosi, marié à la princesse Hélène Giustiniani-Bandini, et le prince César Rospigliosi.

La princesse défunte cultivait avec amour les sciences et les lettres, et c'est à elle que l'écrivain allemand de Reumont dédia son célèbre ouvrage historique : *La Jeunesse de Catherine de Médicis*. Sa mort est une grande perte pour les pauvres, dont elle était une des plus grandes bienfaitrices.

Ferrari.

EN ASIE

PAR CARAN D'ACHE



L'Ours chauffeur et le Lion britannique

Le monument de Charles Floquet

On ne voyait, hier matin, dans l'hémicycle au fond duquel est l'entrée du Père-Lachaise, que des gens décorés. Plus de mille politiciens attendaient l'arrivée des ministres qui devaient présider l'inauguration du monument élevé, par souscription, à la mémoire de Charles Floquet.

Un peu avant dix heures arrivent MM. Charles Dupuy, président du Conseil des ministres, et Georges Leygues, le préfet de la Seine et le préfet de police les encadrent. Ils se dirigent, suivis de tous les invités, vers l'allée qui est à gauche de la métropole, et s'arrêtent dans le carrefour où se dressent les tombeaux d'Anatole de La Forge et de Cornuschi. A côté du premier s'élève une haute colonne de granit, au-dessus de laquelle est, très ressemblant, le buste en bronze de Floquet. Du sol part un escalier sur les dernières marches duquel une statue de bronze, qui synthétise la République, s'apprête, en un geste très noble, à déposer une couronne sur la tribune où parla si souvent l'ancien président de la Chambre.

Au moment où l'on a découvert ce beau monument, qui est, pour l'architecture, l'œuvre de M. Formigé et, pour la sculpture, celle de M. Dalou, tous les assistants ont applaudi.

Parmi eux : MM. Rousselle et de Lamotte, représentant le chef de l'Etat, qui, avant son élévation au pouvoir, avait occupé la présidence du Comité du monument.

MM. Edouard Lockroy, ministre de la marine; Paul Deschanel, président de la Chambre des députés; Hanotaux et Mesureur, anciens ministres; Lucipia, président du Conseil municipal; Méline, Henri Brisson, Paul Strauss, Ranc, Allain-Targé, Ribot, Barodet, Louis Ricard, Alphonse Humbert, Guieysse, le maire et l'adjoint du onzième arrondissement, qui représentaient Floquet; Brouardel, doyen de la Faculté de médecine; Georges Cain, conservateur du musée Carnavalet; Julien, ancien député, etc.

Le Comité du monument était représenté par :

MM. Léon Bourgeois, président; Bizarelli, sénateur; Gervais et Baudin, députés, vice-présidents; Duca, ministre plénipotentiaire; Klotz, Courbet, receveur municipal de la Ville de Paris, trésorier, etc.

La famille par :

MM. Risler, maire du dix-septième arrondissement, et Sorel, neveu du défunt; Jacques, ancien député de la Seine, etc.

Les assistants déposent sur les marches du monument les fleurs apportées par eux, et M. Fallières, président du Sénat, prend la parole :

L'hommage, dit-il, que nous venons rendre à la mémoire de l'un des plus nobles serviteurs de la démocratie réunit, au pied de ce monument, dans une pensée de communs regrets, que le temps n'a pas affaiblis, des républicains auxquels le nom de Floquet rappelle ce qu'il y a de plus élevé dans la pratique du bien, la passion de la justice, le culte de la liberté.

Et l'orateur célèbre et le journaliste, et le président du Conseil, et le président de la Chambre. Il fait allusion au « coup de foudre qui ne va pas sans l'injustice des hommes », et félicite ensuite les Parisiens « d'avoir accompli, en l'envoyant au Sénat, un acte de réparation ».

Le gouvernement de la République — dit, après M. Fallières, le président du Conseil

des ministres, — ne pouvait être absent de cette cérémonie. Il lui appartenait d'apporter son salut à l'ancien président du Conseil et de prendre sa part dans la consécration solennelle d'une mémoire chère à la République. D'autres orateurs rendront hommage à l'homme privé, au sénateur de la Seine, au président éminent de la Chambre des députés. J'ai pour mission de rappeler devant ce monument, dû à la pitié de ses amis, ce que fit pour la République et pour la démocratie Charles Floquet, président du Conseil au ministère de l'intérieur.

M. Charles Dupuy raconte alors la lutte de l'ancien président du Conseil contre le boulangisme.

Floquet, dit-il, prit le pouvoir à une heure où la République subissait l'assaut du boulangisme, coalition des partis de réaction, associés dans un suprême effort. Par son ardeur, par sa conviction, par son courage, il donna à tous l'exemple qui anime et qui soutient, et dans les combats quotidiens de la tribune, il déploya des ressources sans cesse renouvelées de conduite, de fermeté et d'aplomb.

Répondant un jour au général Boulanger qui, en exposant son programme, avait parlé du patriotisme comme s'il en avait seul le véritable sentiment; le président du Conseil prononçait les paroles suivantes si hautes et si justes :

Je cherche, disait-il, d'où lui vient ce droit, qu'il revendique avec une naïve audace, de représenter à lui seul en France le patriotisme; de prétendre l'enseigner aux représentants de la nation, à ses généraux, à ses officiers fidèles à la discipline, à cette armée, ces soldats obscurs qui ont versé autant de sang que lui pour le pays et qui n'en parlent pas, à tous ces serviteurs dévoués qui travaillent silencieusement pour protéger la patrie au lieu de venir apporter ici des manifestes de néo-césarisme.

Les républicains d'alors votèrent à une énorme majorité l'affichage du discours de Charles Floquet. Les républicains d'aujourd'hui le méditeront avec profit et y puiseront la même résolution s'ils doivent jamais se trouver en face du même péril.

C'est alors que le président du Conseil conçut l'idée de la grande manifestation démocratique du 14 juillet 1888 : en ce jour mémorable, tous les maires des chefs-lieux de canton de France furent réunis en un banquet au Champ-de-Mars, sous la présidence du regretté Carnot. Cette fête laissa à tous les convives de fortes impressions républicaines qui, propagées par eux dans les pays, fortifièrent les courages et affermirent les dévouements.

Charles Floquet ne cessa pas un seul jour de subordonner ses préférences personnelles aux nécessités du salut commun. Mais son abnégation apparut plus complète et plus nette que jamais au lendemain de l'élection du général Boulanger par le département de la Seine, le 27 janvier 1889. Cette élection, dans la pensée de la faction dont le chef venait de remporter cet inquiétant succès, devait être la préface d'une candidature plébiscitaire du général Boulanger posée dans la plupart des départements. Il devint évident, alors, que le retour au scrutin d'arrondissement était le seul moyen de déjouer cette tactique. Charles Floquet eut la vue très nette du mal et du remède, et, sacrifiant aux intérêts vitaux de la République ses préférences personnelles pour le scrutin de liste, il déposa un projet de loi rétablissant le scrutin d'arrondissement. Ce sacrifice était d'autant plus méritoire que le sort du cabinet, Floquet le savait, se jouait le lendemain sur le projet de révision des lois constitutionnelles. En effet, le scrutin d'arrondissement fut rétabli le 12 février, et le 14 février Floquet était mis en minorité sur la question de révision...

Après M. Charles Dupuy, très applaudi, M. Lucipia, président du Conseil municipal, célébra celui qui a tant fait pour l'honneur de Paris.

Pour M. Léon Bourgeois, qui parle ensuite :

C'est à la tribune, enfin relevée par la République, que Floquet se sentait appelé à donner sa mesure.

L'idée, toujours l'idée, la plus haute, la

plus généreuse, la plus humaine; l'idée de la liberté des hommes sous toutes ses formes, dans toutes ses applications; l'idée de la pitié pour tous les faibles et de la résistance à toutes les oppressions; l'idée de la solidarité entre les hommes, de la juste et douce fraternité : voilà ce que chacune de ses déclarations affirme et proclame.

Après trois discours de MM. Isambert, parlant au nom de la presse républicaine; Maréjoul, au nom des anciens collaborateurs de Floquet à la préfecture de la Seine, et Renoult, ancien chef de cabinet de Floquet, M. Léon Bourgeois donne lecture de la lettre suivante qui a été adressée aux membres du Comité par Mme Charles Floquet :

Messieurs,

Ma reconnaissance est infinie.

Elle s'adresse à vous, aux amis connus et inconnus, humbles ou illustres, qui se sont unis pour offrir, en la plaçant sous l'égide de la République, un touchant et imprévisible témoignage à celui qui l'a si ardemment aimée, si passionnément servie. Elle s'adresse aux ouvriers, aux artistes qui ont travaillé à cette œuvre magnifique; à l'orné, l'admirable architecte; au maître immortel Dalou, qui a créé un monument si beau, s'inspirant d'une si belle vie.

Moi qui ai partagé cette vie, qui en ai connu les dévouements, les devoirs, les douleurs et les joies, j'éprouve une émotion profonde en pensant que vous me permettez, comme dernière fierté, de partager aussi cette tombe que vos souvenirs ont consacrée. Au nom de celui qui y repose, soyez remerciés tous par celle qui y repose.

Hortense Charles Floquet.

Tous les assistants applaudissent, puis défilent devant le monument. En se retirant, ils félicitent chaleureusement MM. Dalou et Formigé, puis se montrent un espace vide où ils seront avant un an convoqués. C'est là que doit être élevé le monument sous lequel on déposera les restes du Président Félix Faure.

Charles Chincholle.

LE TREFLE INCARNAT DE L.-T. PIVER
PARFUM SUAVE, TENACE, DÉLICAT

NOTES D'UN PARISIEN

Notre confrère le *Temps* a publié hier soir, en tête de ses colonnes, une courte note qui constitue, à elle seule, un petit événement parisien. Elle n'a pourtant pas trait à l'Affaire, ni à la politique, ni à aucune des questions qui passionnent actuellement l'opinion. Elle annonce simplement que, par suite d'indisposition, M. Francisque Sarcey, notre oncle à tous, a été empêché cette semaine de faire son feuilleton hebdomadaire.

Il n'y a rien de plus naturel, évidemment, car nous sommes tous soumis à la grippe, à l'influenza et à bien d'autres misères humaines. Et cependant, c'est dû à une petite révolution dans le monde des théâtres. Songez donc que c'est la première fois depuis trente ans que M. Francisque Sarcey nous a fait son feuilleton. Sous l'Empire ou sous la République, sous le 16-Mai ou pendant le boulangisme, sous les ministères modérés ou radicaux, tous les dimanches, notre oncle, avec la régularité d'un chronomètre, donnait son avis sur les premiers théâtres de la semaine.

Et quand il n'y avait pas de premières, il parlait des reprises; et quand il n'y avait pas de reprises, il parlait du théâtre en général. Mais pour rien au monde il ne se fût dérobé à ce devoir, à ce sacerdoce, pourrait-on dire, et je suis certain que ce

silence forcé doit le faire souffrir bien plus encore que sa maladie. Dans huit jours, heureusement, il n'y paraîtra plus, et notre oncle sera revenu à son théâtre et à son feuilleton. Il ne sera que temps, car ce serait, autrement, une perturbation sur le boulevard. Déjà, hier soir, au restaurant, j'ai entendu un monsieur qui disait à sa femme :

— Est-ce drôle ! j'aurais pourtant bien cru que c'était aujourd'hui dimanche...

Et comme la femme, avec cet esprit de contradiction qui les distingue toutes, soutenait que c'était en effet dimanche, l'homme sortit le *Temps* de sa poche :

— Voyons, ma bonne, puisqu'il n'y a pas de feuilleton de Sarcey !...

Et la femme, confuse, reconnut qu'en effet, on devait être en semaine...

RECETTES ANCIENNES

Et nous qui pensions que la parfumerie Yane n'offrait à sa clientèle mondaine, dans les salons Empire que tout Paris a admirés, que des créations ultra-modernes ! que des parfums de la série des parfums de la « Douairière » comprend, sous les noms déjà favoris de Yasma, Cypris, Clyna, Verbena, Gené d'Espagne, les aromes préférés de nos grand-mères. De savantes recherches ont permis de retrouver les recettes oubliées, et ces exquisessences, d'une si élégante finesse, sont les mêmes qui, sous la poudre et les paniers du grand siècle, paraient de tant de charmes nos aïeules.

LE NAUFRAGE DU « SAINT-PAUL »

Les marins du *Saint-Paul*, le navire-hôpital des Œuvres de mer, naufragé en Islande, le 3 avril, sont arrivés hier en France.

Ils ont apporté des renseignements plus circonstanciés sur le sinistre dont ils ont été les témoins et les victimes.

Le 3 avril, à six heures du soir, le capitaine du *Saint-Paul* avait relevé sa position par des relevements de terre en vue. La mer était grosse, le temps mauvais et, pour plus de sûreté, le capitaine décida de prendre le large pour la durée de la nuit. A deux heures du matin, à un moment où d'après les calculs on devait se trouver à 13 milles de la côte, le navire talonna sur des rochers. On s'efforça de reprendre le large. Mais ce fut vain, la mer était si forte qu'elle ne permit aucune manœuvre et le bâtiment fut poussé de plus en plus en avant dans les rochers.

A quatre heures du matin, la mer avait grossi démesurément, les lames balayaient le pont et le capitaine dut songer au salut de son équipage. C'est alors qu'un brave marin breton, du nom de Hervé, accomplit un acte presque héroïque de dévouement et de courage. En dépit du froid extrême et de la fureur de la mer, il se jeta à la nage pour porter une corde à terre. Il réussit et, grâce au va-et-vient ainsi établi, tout le monde put gagner la côte en se jetant à la mer.

Sur la plage déserte, le froid se fit cruellement sentir pour les naufragés trempés par la mer. L'aumônier, le Père Bonaventura, partit avec trois hommes pour trouver des secours. Il finit par rencontrer des Islandais qui allèrent aussitôt, avec des chevaux (seul moyen de locomotion du pays) pour ramener le

reste de l'équipage dans un petit village voisin, où des soins furent donnés aux marins avec l'empressement le plus touchant.

Bientôt, l'équipage du *Saint-Paul*, assisté par les Islandais, retourna sur le lieu du sinistre pour entreprendre le sauvetage du matériel, dans la mesure du possible. Durant six jours d'efforts ces braves gens réussirent à sauver pas mal d'objets. Mais le malheureux *Saint-Paul*, brisé par la mer, était irrémédiablement perdu.

Lorsque le sauvetage fut enfin terminé, l'équipage gagna Reikiavik : cent chevaux et dix guides furent mis par les autorités islandaises à la disposition des naufragés, qui arrivèrent dans la capitale après un voyage de huit jours rendu excessivement pénible par d'atroces tourmentes de neige. Néanmoins, tous se trouvaient en bonne santé, le 16 avril, à Reikiavik.

Le naufrage doit être attribué à une perturbation du magnétisme, due au sol volcanique de l'Islande et qui a faussé les indications de la boussole. Plusieurs navires se sont déjà perdus en cet endroit, sans autre cause appréciable.

Devant le nouveau coup qui le frappe — on se souvient qu'en 1897 le *Saint-Pierre*, frère aîné du *Saint-Paul*, se perdit à Terre-Neuve — le Comité des Œuvres de mer se préoccupe activement de trouver les fonds pour acquérir un nouveau navire-hôpital, afin d'assurer sa prochaine campagne de 1900. Nous avons déjà dit quel bien matériel et moral de tels navires apportent à nos pêcheurs naviguant dans les rudes mers du Nord.

Aujourd'hui encore nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une œuvre qui mérite l'appui et la sollicitude de toutes les âmes généreuses.

Marc Landry.

FÊTES MONDAINES

Le Concours hippique est fini; les deux Salons sont ouverts, nous sommes en plénitude de fêtes mondaines, dont le Grand Prix sera le couronnement. Pour paraître avec avantage, il est absolument nécessaire d'avoir une carnation éblouissante, d'être d'une exquise fraîcheur. On obtiendra l'une et l'autre en utilisant la merveilleuse Lotion Blanche Leigh, la seule recommandée par les autorités médicales.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ
Nous avons exposé hier la situation de la veuve Laus, expropriée — sans indemnité — par la démolition de la rue Galande, et ne sachant, faute d'argent, où se réfugier avec ses enfants malades.

M. le comte Durand de Béauregard nous envoie cent francs pour la veuve Laus. Elle n'en demandait que quatre-vingt-dix pour déménager. La pauvre femme est donc sauvée. Le surplus servira à acheter du pain.

L'INCENDIE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE
Ainsi que nous l'avons dit hier, c'est dans la bibliothèque de la Chambre de commerce que le feu a éclaté, à une heure moins quelques minutes, on ignore encore par quelle cause. Cette bibliothèque avait une importance considérable. Elle comprenait 40,000 volumes de géographie, économie politique, législation commerciale, statistique, etc. Puis des collections de journaux, parmi lesquelles

celle du *Moniteur universel* depuis sa fondation sous le titre de *Gazette nationale*.

Volumes et collections occupaient trois salles situées au centre du bâtiment. De ces trois salles, deux ont été détruites; ce sont la salle du Baromètre, qui donne sur la place de la Bourse et où le feu parait avoir pris naissance, et celle qui lui fait suite et qui communique avec elle par deux portes toujours ouvertes.

La troisième, qui donne sur la rue Feytaud, dans la partie neuve du bâtiment consacré à l'Office du commerce extérieur, a pu être préservée.

Les deux pièces dévastées ont ensemble vingt mètres de long sur dix de large. Elles sont recouvertes d'une toiture en verre léger qui donne du jour, et ont pour parquet un dallage en verre dépoli qui laisse également passer la lumière à l'étage inférieur. Les livres étaient déposés sur des rayons, le long des murs. Ces rayons et les livres ont été ou calcinés ou rouissés par le feu, noircis par la fumée, transformés par l'eau en une sorte de pâte. C'est dire qu'ils sont perdus.

Quant au bâtiment lui-même, dont toute la charpente est en fer, il n'a pas souffert autant que la violence de l'incendie aurait pu le faire croire. Les vitres de la toiture ont volé en éclats, mais les gros verres du parquet ont résisté, à part deux ou trois plaques seulement.

La salle des séances et les autres pièces de la Chambre de commerce n'ont pas souffert. Du dehors, pas plus sur la place de la Bourse que rue Notre-Dame-des-Victoires et rue Feytaud, on ne se douterait qu'il y a eu là un incendie.

La bibliothèque détruite était assurée pour une somme de 160,000 francs. Avec elle ont été perdues des collections de soies d'un certain prix. Les archives et les procès-verbaux de la Chambre ont été sauvés.

On va s'occuper, grâce au catalogue, de reconstituer, autant que possible, cette bibliothèque.

M. Paul Delombre, ministre du commerce, est allé hier porter au président de la Chambre, M. Masson, l'expression de ses regrets. Il a visité les salles incendiées et s'est rendu compte du désastre.

M. Labat, commissaire de police, a procédé à une enquête sur les causes du sinistre.

Désireux de vulgariser de plus en plus les nouvelles conquêtes de la science, M. Dufayel a décidé d'admettre gratuitement, le matin, aux séances si intéressantes qui ont lieu dans la salle des fêtes de ses immenses magasins, les pensionnaires, institutions, congrégations, associations cyclistes, sportives, etc., etc., dont les chefs lui en feront la demande, et à la condition que le nombre des assistants soit au moins de cent. Les séances comprennent une conférence sur les rayons X et leurs applications, sur le téléphone haut parleur Dussaud et des projections du Cinématographe Lumière avec des scènes animées et parlées, imitation parfaite des bruits de l'eau, du pas des hommes et des chevaux, du roulement des attelages, du crépitements de la fusillade, du grondement du canon, etc., etc., par le Sinter. Ecrite à M. Dufayel, 13, boulevard Barbès, pour s'entendre sur le jour et l'heure des séances.

TENTATIVE DE MEURTRE

Mlle Henriette Arnoux, âgée de trente-quatre ans, a été victime, hier matin, dans des circonstances suivantes, d'une tentative de meurtre à Boulogne-sur-Seine, où elle est établie bouchère, boulevard de Strasbourg.

Mécontente de son gargon, un nommé Rincot, âgé de trente-neuf ans, qui, malgré les multiples observations qui lui avaient été faites, persistait à venir à son travail en état d'ivresse, Mlle Arnoux lui avait, avant-hier, signifié son congé. Elle l'avait, en outre, prévenu qu'il serait remplacé dès le lendemain.

Rincot ne protesta en aucune façon contre la mesure qui le frappait et, hier matin, il arriva à la boucherie à son heure habituelle. N'apercevant pas son remplaçant, il se mit à la besogne, comme d'habitude.

s'armant d'un couteau mesurant près de trente-cinq centimètres de longueur, il se précipita sur Mlle Arnoux et la frappa de trois coups de son arme à la tête et au ventre. Le meurtrier put être assez facilement déarmé par les témoins de cette scène sanglante et remis entre les mains de gardiens de la paix qui, informés de ce qui venait de se passer, accoururent. Rincot a été conduit chez M. Beauparin, commissaire de police, et mis dans l'après-midi, par ce magistrat, à la disposition de la justice.

Un médecin a donné les premiers soins à Mlle Arnoux qu'il a fallu, vu la gravité de son état, transporter à l'hôpital Beaujon.

ACCIDENTS

M. de Lavaugion, sous-lieutenant au 6^e régiment de cuirassiers, suivait, hier vers midi, monté sur un tricycle à pétrole, la rue du Faubourg-Montmartre. Au moment où il arrivait à la hauteur du n° 63, il ne put, bien que marchant à une allure modérée, arrêter à temps sa machine et renversa un vieillard qui se trouvait imprudemment engagé sur la chaussée.

Transportée aussitôt dans une pharmacie voisine, la victime, qui n'était heureusement que légèrement blessée à la tête, y a reçu des soins ; après quoi elle a été reconduite en voiture à son domicile, 4, rue Victor-Massé, par les soins de M. de Lavaugion.

Le cheval attelé à une voiture dans laquelle se trouvaient M. Ridgway et le comte de la Rocheffoucauld s'est subitement emballé, hier, à trois heures de l'après-midi, au bois de Boulogne, à la hauteur du moulin de Longchamps.

De graves accidents étaient à redouter lorsque l'animal, affolé, a pu être maîtrisé par M. Tassin de Rivarol, qui s'est courroucément élançé à sa tête. M. Tassin de Rivarol n'en est pas à son premier acte de courage. Tout le monde a encore présent à la mémoire le souvenir des sauvetages qu'il a accomplis lors de l'incendie du bazar de la Charité. Le croix de la Légion d'honneur a été la récompense de sa brillante conduite en cette circonstance.

Les frères Louis et Charles Foyard, demeurant rue de Bièvre, à Saint-Ouen, se trouvaient hier soir à cinq heures dans la cave d'un chiffonnier, au n° 34 de cette rue. Apercevant un objet qui était là depuis de longues années, l'idée leur prit de le décharger. Ils ne trouvèrent pour cela rien de mieux que de faire rougir une tige de fer et de la plonger dans l'ouverture.

Une détonation formidable retentit. L'obus éclata et les deux imprudents furent grièvement blessés. Charles notamment a les yeux brûlés. Ils ont été portés à l'hôpital Lariboisière.

Primavera, gioventù del anno. Il s'est fait bien attendre, le Printemps, mais il est tout de même revenu. C'est le renouveau des fleurs, de la jeunesse, de la beauté ; c'est aussi la saison des nouvelles modes et de l'élegance. Quel autre moyen de s'y conformer en tous points, d'être irréprochable et de plaire à tous que de s'adresser à High-Life Tailor, 112, rue Richelieu, angle du boulevard, le célèbre créateur de l'incomparable complet sur mesure à 69 fr. 50, la plus haute expression du chic et du bon goût ?

LE FEU

Le feu a pris hier matin, à dix heures, dans une baraque foraine située dans le camp militaire, près des glacis des fortifications, à Malakoff.

L'alarme ayant été donnée par des passants, les pompiers des communes de Malakoff et de Vanves sont accourus ; mais à leur arrivée, la baraque n'était plus qu'un amas de débris.

Le propriétaire de cette baraque, un nommé Massé, a péri dans les flammes. Les pompiers ont retrouvé son corps complètement carbonisé, réduit à l'état de masse noire et informe.

Jean de Paris.

Mémento. — On a retiré de la Seine, hier matin, à sept heures, en amont du pont de la Concorde, le cadavre d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années. L'identité du défunt n'a pu être établie ; son corps a été envoyé à la Morgue.

J. de P.

AVIS DIVERS

ENLEVEZ naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la Parfumerie exotique, 35, rue d'Alsace, qui résout l'épiderme et lui rend blanc et net.

L'INSTITUT W. SCHIMMELPENG a des bureaux dans 25 villes en Europe et occupe plus de 700 employés. En Amérique et en Australie, il est représenté par The Bradstreet Company. Remise exclusive commerce. Paris, 20, boulevard Montmartre.

Les vêtements à Devants incassables deviennent le complément indispensable de la toilette des élégants du monde parisien. ROQUECOURT et DESPRIX, tailleurs, 35, boulevard des Capucines, 15 bis, St-Denis. Sur mes. Comp., 80-100 ; Pard. cover-coat, 55-70 ; Comp. hab. ou red. 110.

SACS ET VALISES DE VOYAGE. LAMPUGN, 35, rue du 4-Septembre.

QUE LE MEILLEUR est l'ennemi du bien, ne saurait s'appliquer aux remèdes ; en effet, comment prendrait-on encore du copahu et du cubébe, quand on sait que le SANTAL MIDY guérit en 48 heures les affections qui demandaient, jadis, des mois de traitement ?

LA MEILLEURE Poudre de Riz, la seule recommandée par le savant Docteur Constantin James, c'est le DUVET DE NINON de la Parfumerie NINON, 31, rue du 4-Septembre.

LE MONDE RELIGIEUX

JEANNE D'ARC ET SAINTE CLOTILDE. — LE P. COUBÉ A NOTRE-DAME. — M^{re} IRELAND A SAINTE-CLOTILDE.

La Compagnie de Jésus peut marquer d'une croix blanche la journée d'hier, qui a valu au P. Coubé l'un de ses plus beaux triomphes oratoires. L'éminent prédicateur avait, cette fois, un cadre digne de son éloquence, et il a su rajouter en disant non nova sed nove — un sujet redouté à juste titre les orateurs chrétiens qui n'aiment pas les sentiers battus.

Que le plus aimable des archipêtres soit loué ! La cathédrale n'était presque pas décorée. A peine, ça et là, quelques drapeaux, drapés ou écussons. Tout décor, tout ornement de la splendeur de Notre-Dame. Sa décoration véritable, c'était, hier, la foule immense qui se pressait sous ses voûtes séculaires, au pied de la première chaire du monde catholique.

Rarement, j'imagine, le P. Coubé fut mieux inspiré dans son éloquence, dans son patriotisme et dans sa foi ! Détails curieux : son texte est celui-là même qu'avait choisi Mgr Ireland pour son panegyrique de Jeanne d'Arc à Orléans : « Non fecit taliter omni nationi ; Dieu n'a fait rien de tel pour aucun peuple. »

Il rappelle, en commençant, un épisode des grandes manœuvres de 1895 :

Eminence, messieurs, Au cours des grandes manœuvres du mois de septembre 1895, une division d'infanterie traversait le village de Domremy, lorsqu'un officier à cheval, quittant la tête de ses hommes, vint se placer droit sur ses épaules, devant la maison où naquit la Pucelle, et, la montrant d'un beau geste de son épée, cria d'une voix vibrante : « La tête à droite ! »

Il y a plusieurs années, messieurs, que l'Eglise vous fait le même geste et vous jette la même parole : « La tête à droite vers l'âme de Jeanne d'Arc ! »

Mais le P. Coubé a à cœur de justifier sans délai le texte de son discours, et après avoir dit « d'où viennent la popularité et la sympathie qui s'attachent au nom de Jeanne d'Arc », après avoir dégagé la signification patriotique et religieuse des fêtes dont elle est l'objet, il s'étend avec complaisance sur les bienfaits exceptionnels que Dieu a départis à notre pays :

Défendue par ses puissantes montagnes, bercée par les trois mers qui chantent sur ses rivages et lui apportent les tributs de toute la terre, la France dort sous la coupole de son ciel bleu, offrant aux caresses du soleil son plantureux qui regorge de fruits et de troupeaux, ses froments dorés ondulant loin sous la brise et ses riantes coteaux où s'enlèvent le sang de la vigne.

Pays enchanté et fleuri, terre du bon accueil et du sourire hospitalier, elle a entre autres privilèges celle de mettre un peu de joie et de grâce dans ce bas monde ! *Gaudium universi orbis.*

Aussi les étrangers ne veulent pas mourir avant d'avoir vu et ils quittent leurs brouillards ou leurs plaines brûlées pour venir tendre et rafraîchir leur âme dans la paix de ses horizons lumineux. Non, vraiment, Dieu n'a ainsi traité aucun peuple : *Non fecit taliter omni nationi.*

Et pour que le moral de la France ne le cède à celui de l'Allemagne, du P. Coubé a donné, avec quelques défauts à vaincre pour que la vertu ne lui fût pas trop facile, et parfois une nature toujours un peu jeune et parfois un peu folle, un cœur franc comme l'or, un esprit limpide comme le cristal, une âme harmonieuse comme la lyre, et ce caractère original et complexe fait de ce qu'il y a de meilleur dans le sang des races primitives, de bon sens romain, de gaieté gauloise et de bravoure française, relevé par je ne sais quoi d'idéal et de chevaleresque dû à l'eau du baptême. Encore une fois, quel est le peuple que Dieu a ainsi doté ? *Non fecit taliter omni nationi.*

Aussi quand la grande nation, lasse de son repos, se lève et fait signe qu'elle va parler ou agir, le monde se tait pour écouter les beaux poèmes qui s'envoient de son âme ou de ses mains : poème de son héros éternel avec du sang vermeil de héros ou de martyrs ; poème de sa pensée que disent des sages ou des adèles à la harpe d'or ; poème de sa pitié et de son amour que des saints et des saintes ont commencé dans ses vallées et qu'ils s'en vont chantant par toutes les routes du Paradis.

Mais, ajoute l'orateur, « quand l'amour est plus tendre, il est aussi plus jaloux ». La situation lamentable où se débattait la France à l'aurore du quinzième siècle fut la juste punition de son infidélité. Mais si Dieu flagelle parfois notre pays, il ne le rejette jamais, et « les plus effroyables prostrations sont suivies chez nous de relèvements inattendus ».

Jeanne d'Arc a été l'instrument de la plus mémorable de ces résurrections.

Le P. Coubé nous montre d'abord en elle l'humble pastourelle de Domremy, puis la guerrière, la libératrice, et les portraits qu'il en trace ont une fraîcheur exquise, un coloris merveilleux, un relief saisissant.

Voilà Jeanne d'Arc. Hélas ! qui nous la rendra ? Comment revivra-t-elle parmi nous, alors que nous aurions tant besoin d'elle ? Nous pouvons la ressusciter au milieu de nous, moralement, en acceptant et en appliquant son programme. « Jeanne sans son programme n'est rien, tandis que le programme de Jeanne, même sans elle, c'est pour nous le salut. »

Quel est donc le programme de Jeanne d'Arc ? Il tient dans ces quelques mots : « Jésus-Christ roi de France, la France royale de Jésus-Christ. »

L'orateur explique comment Dieu est le roi de tous les peuples, et comment tous les peuples lui doivent un culte public, social, national. C'est la grande thèse de la théologie chrétienne, et le P. Coubé l'expose avec une sûreté de doctrine, une modération de forme, qui lui valent tout à l'heure les plus flatteuses félicitations du vénérable archevêque de Paris. Mais le Christ est, d'une manière plus intime, tout exceptionnelle, le vrai roi de notre pays ; parce que c'est la vocation de la France, d'être toujours « non par intérêt, mais par dévouement et par amour, le soutien de la faiblesse, l'apôtre de la Vérité, le soldat de l'Eglise ». Et cette vocation lui assure, au milieu des peuples, l'immortalité.

De Notre-Dame, je me suis rendu à Sainte-Clotilde, où Mgr Ireland prononçait, devant un splendide auditoire, le panegyrique que nous avons annoncé. A Orléans, l'illustre archevêque avait lui, d'un bout à l'autre, son superbe discours sur Jeanne d'Arc. Il s'est abandonné hier à une improvisation qui a produit sur tous ses auditeurs une impression vraiment extraordinaire. Je crois avoir admiré, l'autre jour, Mgr Ireland avant qu'il devait l'être. Je me trompais. Son panegyrique improvisé de sainte Clotilde m'a paru encore supérieur à son panegyrique écrit et lu, de Jeanne d'Arc. En Mgr Ireland, l'écrivain est admirable, et l'orateur surpasse l'écrivain.

La place me manque pour entrer dans le détail. L'archevêque de Saint-Paul a montré dans le baptême de Reims le berceau de notre civilisation, triomphe de l'esprit sur la matière, de l'âme sur les passions, du désintéressement sur l'égoïsme. Il a dit aux femmes qu'en religion ce n'était pas assez du sentiment et de la pitié, mais qu'elles devaient avoir la « religion de l'intelligence ».

Il a parlé, avec une savoureuse énergie, de l'esprit d'initiative. J'ai noté en particulier cette phrase : « Il ne faut pas demander à Dieu de faire des miracles pour suppléer à notre ignorance et à notre inertie. » Tout cela dit avec une verve, une conviction, une autorité sans égale.

Mgr Ireland est un apôtre dans toute la force du terme. C'est un grand orateur, un grand évêque. Il faut que ses adversaires, qui sont aussi, par fortune, les adversaires plus ou moins avoués de notre grand Pape, en prennent leur parti.

Julien de Narfon.

Informations

Au Musée social. — Sous la présidence de M. Paul Delomère, ministre du commerce, la Société de l'enseignement professionnel et technique des Pêches maritimes, tiendra son Assemblée générale demain mardi 16 mai, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue Las-Cases.

M. Ch. de Gaulle donnera une conférence, et le poète Yann Nibor se fera entendre dans ses œuvres.

Banquet. — Ce soir lundi aura lieu, au restaurant Champeaux, le banquet de l'Association amicale des Charentais à Paris, sous la présidence du docteur Briand, médecin en chef de l'asile-hospice de Villejuif. Un concert doit suivre le banquet.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 14 Mai

Le ministre des colonies à Bourbourg.

Bourbourg. — M. Guillaum, ministre des colonies, a présidé la fête agricole à Bourbourg. Accompagné de MM. Cléys, sénateur ; Vatin, préfet du Nord ; Nancey, sous-préfet de Dunkerque, et des notabilités, il a été reçu à Bourbourg par MM. Cochin, député du Nord ; Duriez, président de la Société d'agriculture ; les conseillers généraux, les maires des communes, etc.

Il a traversé la ville, escorté par les sapeurs-pompiers, sous une pluie battante. Après les réceptions à la mairie, le ministre a visité les expositions agricoles.

Un banquet a eu lieu à l'hôtel du Commerce. Des discours ont été prononcés par MM. Vatin, préfet du Nord ; Cochin, député ; le maire, le président de la Société d'agriculture et M. Guillaum.

L'accueil fait au ministre a été très chaleureux.

M. Jules Legrand à Montdidier

MONTDIDIER. — M. Jules Legrand, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, a présidé aujourd'hui l'inauguration de l'hôtel de ville de Montdidier. A l'occasion de cette cérémonie, M. Jules Legrand a prononcé un discours très applaudi. Il a remercié les républicains de Montdidier de leur accueil et s'est réjoui de voir, sur tous les points du territoire, les populations manifester leur attachement à la République.

M. Lebret et Caen

CAEN. — M. Lebret, ministre de la Justice, est arrivé hier soir à Caen.

Il a assisté aujourd'hui, à midi, à la distribution des concours d'animaux reproducteurs de la race bovine.

Un déjeuner lui a été offert par la Société d'agriculture de Caen.

M. Peytral et M. Viger à Arles

ARLES. — La clôture du concours agricole a eu lieu aujourd'hui. Les ministres des finances et de l'agriculture ont été salués d'acclamations par la foule.

Après le déjeuner, il a été procédé à la distribution des prix au théâtre.

Le ministre de l'agriculture a prononcé un discours essentiellement agricole. A quatre heures, la représentation de *Mirville*, aux Arènes, a réuni 20,000 spectateurs environ. L'œuvre de Mistral, très bien interprétée dans ce cadre merveilleux, a été longuement applaudie.

Un télégramme de Léon XIII

REIMS. — Le cardinal Langénieux a reçu hier ce télégramme du Vatican :

Rome, 12 mai.

Le Saint-Père a été très heureux du succès de l'oratorio de M. Th. Dubois. Il remercie et bénit de tout cœur Votre Eminence, l'illustre auteur de l'œuvre et la foule des fidèles.

Cardinal RAMPOLLA.

Manifestations anticléricales

TROYES. — Le clergé et le monde religieux de Troyes ont donné aujourd'hui une grande fête en l'honneur de Jeanne d'Arc. La cathédrale était décorée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de panneaux peints et de tentures tricolores. Mgr Le Normand, évêque de Dijon, a prononcé, devant plus de trois mille personnes, le panegyrique de Jeanne d'Arc. Une procession, partant de l'évêché, a couronné la place de l'église où elle est entrée immédiatement. Les manifestants, plus nombreux que nombreux, ont sifflé, chanté et poussé des cris divers au passage des religieux et des évêques.

Mgr de Pelaco, évêque de Troyes, s'est arrêté pour reprocher son inertie à la police.

Dans un banquet populaire, l'abbé Garnier et M. Bourgeois, ancien magistrat à Troyes, ont prononcé des discours de circonstance fort applaudis.

Accident d'automobile

BORDEAUX. — Aujourd'hui, sur la route de Pauillac à Saint-Julien, le réservoir d'une automobile, montée par quatre personnes, prit feu. Le conducteur n'étant plus maître de la direction, la machine fut précipitée dans un fossé. Les quatre personnes qui la montaient purent sauter sans se faire trop de mal, mais l'automobile est complètement hors d'usage.

Le suicide du capitaine Cassagnade

TOULOUSE. — Le suicide du capitaine Cassagnade n'a pas pour cause, comme on l'a dit hier, une « calomnie » dont il aurait été victime au sujet du plagiat de journaux. Voici la vérité, puisée aux meilleures sources : Cet officier avait obtenu au concours de l'Académie de Clémence Isaure l'amarante d'or pour une ode ayant pour titre : « La Conquête des âmes ».

Dès qu'il eut connaissance de son succès, le malheureux officier, qui avait dédié sa pièce de vers à son colonel, écrivit au « mainteneur » pour le remercier et lui exprimer sa reconnaissance.

Le lendemain de la Fête des fleurs, un professeur de notre lycée choisissait des volumes dans une librairie. On lui offre le « Recueil des journaux », il le refuse d'abord, puis machinalement il ouvre la première page et voit en tête l'œuvre du capitaine Cassagnade. Il s'écrie : « Mais cette pièce de vers est à moi ; on me l'a volée ; c'est un faux ! »

Et il s'empresse aussitôt d'écrire au président de l'Académie pour lui dénoncer le fait. On appelle le professeur, qui montre cette pièce de vers publiée sous sa signature dans une feuille de Bordeaux en 1896.

Sur les cent vingt vers environ dont elle se compose, le capitaine en avait ajouté douze qui empêchèrent, d'ailleurs, que la « Conquête des âmes » remportât le prix du genre.

Le vol était indéniable ; on somma le capitaine Cassagnade de fournir des explications, et c'est alors que le malheureux officier se décida à mettre fin à ses jours.

Maintenant, on est déjà à peu près certain qu'un prix qu'il avait remporté il y a cinq ou six ans avait été dérobé dans les mêmes conditions.

Ce suicide fait grand bruit à Toulouse. Argus.

CONSÉCRATION PARISIENNE

La saison de printemps n'a été qu'un long triomphe pour le tailleur parisien Crémieux et tous nos élégants sont allés 97, rue Richelieu, pour bénéficier des avantages considérables qui leur étaient faits par le vulgarisateur du beau vêtement à bon marché. La saison d'été s'annonce tout aussi brillante, et ce n'est pas peu dire.

Il ne saurait en être autrement. Le pardessus sur mesure en cover-coat, ne revenant qu'à 55 francs, était une aubaine inespérée, car son style était aussi séduisant que son prix.

Le costume complet sur mesure à 60 francs n'était pas un moindre tour de force et la concurrence s'est vainement essouffée pour imiter un tel exemple. Ce complet, qui décourage toute rivalité, est un chef-d'œuvre de coupe.

On peut faire faire à volonté le veston ou la jaquette et choisir un pantalon fantaisie dans de splendides nouveautés, propriété exclusive de la maison Crémieux.

En chemise unie ou mélangée pure laine, en serge mélangée, en flanelle rayée ou dans toutes les étoffes spécialement affectées au costume de voyage, ce complet sur mesure peut se prêter à toutes les nécessités de la saison, à tous les caprices et à tous les goûts du client. Aussi le recommandons-nous vivement à nos lecteurs qui ne laisseront pas passer une telle occasion.

LES CONCERTS

Concert Albéric Magnard

Je ne crois pas que le nom de M. Albéric Magnard ait jamais paru encore sur l'affiche de l'un ou l'autre de nos grands concerts dominicaux. Ce nom est celui d'un solitaire, d'un fier qui, jusqu'à présent, n'était descendu de sa tour d'ivoire que pour donner au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, il y a sept ans, une *Yolande*, en un acte, dont il écrivit le livret et la partition.

A ne pas stationner dans les antichambres directoriales, on gagne un temps précieux. En sa retraite volontaire, M. Magnard a beaucoup travaillé. Il a tenu à nous le prouver sans rien demander à personne. Sortant une seconde fois de sa réserve habituelle, il a réuni un orchestre, dont il s'est fait le chef, et a organisé, à la salle de la rue Blanche, une séance de ses œuvres au programme de laquelle figuraient deux symphonies, une ouverture, trois poèmes en musique et un chant funèbre. J'ai assisté hier à cette séance qui présentait un vif intérêt.

Les deux symphonies offrent ceci de curieux, c'est que, extrêmement libres de forme, elles sont bâties sur un plan à peu près pareil. Une ouverture leur sert de premier morceau ; puis viennent des danses, une pastorale et un finale. L'une date de 1892, l'autre de 1896, et elles nous montrent l'extraordinaire évolution du talent de l'auteur. Partout, une vie intense se révèle en un bouillonnement continu. Là, les thèmes sont jetés péle-mêle, se heurtent, et comme M. Magnard est un esprit essentiellement lettré, comme ses idées ont une tournure nettement littéraire, on éprouve beaucoup de peine à le suivre, à le comprendre. Ici, au contraire, les motifs sont présentés, développés avec ordre, mesure et clarté.

En quelques années, le compositeur s'est dégagé, a élargi, simplifié sa manière, et, sans peine alors, on peut savoir ce qu'il veut. Cette dernière symphonie m'a frappé par sa robustesse, son animation, son caractère tantôt grave tantôt joyeux, sa forte poésie et surtout par son rude sentiment de la nature qui fait si amusantes ses danses, si vibrantes son finale. Ce sentiment se retrouve dans les trois pièces vocales que Mme Jeanne Raunay a dites en grande artiste : *l'Invocation*, où il y a la mélancolie des paysages du Nord ; *Ad Fontem Blandisium*, qui rappelle à la fois Horace et Puvion de Chavannes, et l'élegie *Nocturne*, dans l'Ouverture, très populaire, et dans le Chant funèbre, sorte de déclamation instrumentale profondément émouvante et expressive, page de rare éloquence et d'exceptionnelle noblesse. N'appartenant à aucune église, produisant à son heure ce qui lui plaît, évitant les coteries et ne tenant point compte de la mode, M. Albéric Magnard méritait le succès qu'il a obtenu. Il a dirigé l'exécution de ses ouvrages avec autant de sûreté que de chaleur et a été longuement applaudi.

Alfred Bruneau.

Aujourd'hui : Salle du Nouveau-Théâtre, à 8 h. 1/4, répétition générale de l'« Œuvre ».

Au programme : *Fausta*, pièce en trois actes, en vers, et un prologue, de M. Paul Sonniès.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

Alfred Bruneau.

A l'Opéra-Comique : M. Edmond Clément, le brillant ténor de la salle Favart, vient de renouveler son engagement jusqu'à la fin de l'année 1900.

Mlle Georgette Leblanc, de passage à Paris après les grands succès qu'elle a obtenus à Monte-Carlo et dans le Midi, a interprété *Carmen* hier soir avec la puissante originalité qui la caractérise.

Le public lui a fait un accueil des plus chauds. On l'a rappelée trois fois à la fin du 4^e acte, avec M. Bayle (don José), dont la voix prend chaque jour plus d'ampleur et d'éclat.

M. Porel, directeur du Vaudeville, est de retour d'Hennequeville. M. Samuel, directeur des Variétés, est rentré d'Italie.

M. Léon Second vient d'être engagé à la Porte-Saint-Martin.

On se rappelle que l'excellent comédien avait eu de très jolis succès à ce théâtre dans *Jacques Callot*, *Du Guesclin* et *le Colonel Roquebrune*.

La longue et triomphante carrière de *Cyrano de Bergerac* l'avait laissé dépeuplé. Il est probable qu'il fera sa rentrée dans la *Dame de Monsoreau*, la saison prochaine.

Les journaux italiens racontent que le fameux ténor Tamagno a pris récemment la résolution de se reposer sur ses lauriers — et sur sa fortune — et qu'il renonce au théâtre.

les amours terrestres — in anima vili. Et Diane se transforme alors en Théodora, l'impératrice passionnée, puis en ardente gigolette, buvant à pleines lèvres les ivresses insoumises. Bientôt, lassé de ses essais, qu'elle juge infructueux, elle remonte vers l'Olympe et demande au Dieu des Dieux — qui y consent — de reprendre sa place parmi ses sœurs immortelles.

Quatre décors peints par Lecomte encastrés, avec un art suprême, l'œuvre de MM. Desvignes et Missa, que Marquitta a réglée et mise en scène avec la science exquise dont elle a le secret. Diane, c'est Mlle Thylia, absolument parfaite dans ses diverses transformations. Elle est l'impeccable incarnation de la grâce, de l'énergie, de la tendresse et de la beauté.

A ses côtés, il faut signaler, Mlle Litini, un travesti dont il serait superflu de faire l'éloge; Sorano, un Cupidon délicieux; Odette Valéry, la première danseuse, superbe dans son rôle de Vénus; Ducastel, belle à souhait; Langoix, une remarquable Céleste Mogador, qui a eu une véritable ovation dans un pas de cancan, qu'elle a exécuté avec un esprit endiable; puis Mmes Clairval, de Berry; les sœurs Muss, deux danseuses de la bonne école, et MM. Vassil et Patenne, deux mimes excellents.

Les dames du ballet mériteraient toutes une mention spéciale : chacune d'elles a sa valeur et tout en ravissant dans.

Quant à la partition de M. Edmond Missa, elle est charmante d'un bout à l'autre, richement orchestrée, et pleine de motifs joyeux que le public fredonnait à la sortie.

Et en voilà pour jusqu'à la fin de la saison, et avec de magnifiques recettes.

Un M. du B.

Aujourd'hui : A la Bodinière : 2 heures : Représentation unique de : *Le Remplaçant*, comédie en trois actes, de MM. Busnach, Hennequin et Duval. — A 4 h. 1/2 : *Matinée de M. de la Roche*, conférence de M. Laurent Tailhade ; *Chansons pour l'Amant*, première représentation de : *Avant...* après.

Aux Mathurins : 4 h. 1/2 : Les classiques de la chanson (Collé). Conférence de M. Jean Béraud. Audition de Mlle Rachel de Ruy et de M. Paul Nigél.

LA SEMAINE

A la Bodinière : Mardi 14, à 3 heures : Ninoli, le liseur de pensée, *Suggestion mentale*, télégraphie humaine. — A 4 h. 1/2 : *Matinée de Mlle Le Chevalier de Boissac* (Ses œuvres).

Mardi 17, à 3 heures : Les *Poésies d'Alfred Assolant*. Audition de M. de Max et M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : *Matinée de M. de la Roche*, conférence de M. Laurent Tailhade ; *Chansons pour l'Amant*, première représentation de : *Avant...* après.

Aux Mathurins : 4 h. 1/2 : Les classiques de la chanson (Collé). Conférence de M. Jean Béraud. Audition de Mlle Rachel de Ruy et de M. Paul Nigél.

Mardi 14, à 3 heures : 2^e Conférence coloniale faite par M. Chailley-Bert, directeur de l'Union coloniale, sur *La Colonisation française*. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Vendredi 19, à 3 h. : 1^{re} séance de *Ats Temps des Griselles, 1840-1860*. Audition de Mlle Mily Meyer et de M. Pougard, du Châtelet. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Samedi 20, à 3 heures : Conférence de Mme Marie Sumner, sur *Les Belles Amies de Lamartine*. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

Mardi 14, à 3 heures, dernière représentation de *Petites Mâchins*, fantaisie de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardieu, Audition d'œuvres de M. de la Roche. — A 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Vénus et Adonis*, pantomime de M. de la Roche, musique de M. Eugène Mestrel, jouée par Mmes Charlotte Izart, Adrienne Carré, de l'Opéra. Conférence par M. Maurice Lefèvre.

PETITE REVUE DES LIVRES

LITTÉRATURE. — Chez Colin, vient de paraître le septième volume du grand ouvrage : *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises*, des origines à 1900 ; ce tome contient de belles études sur la période romantique, sur Chateaubriand, Joseph de Maistre, Mme de Staël, la littérature du premier Empire, Lamartine, Victor Hugo. Les poètes de 1820 à 1850. Le théâtre romantique, l'histoire, les écrivains et orateurs religieux, politiques ; la critique, les relations littéraires de la France avec l'étranger. L'art français dans ses rapports avec la littérature au dix-neuvième siècle, la langue au dix-neuvième siècle, etc.

Chez Lemerre, nouvelle édition, en grand format, de *Les Œuvres et les Hommes*, par Barbey d'Aurevilly, contenant de remarquables études sur Michelet, Cousin, Caro, Barthélemy Saint-Hilaire, Guizot, Hecq, Floquet, l'abbé Gratry, Crémieux, Joly, etc., sur les philosophes et les écrivains religieux du dix-neuvième siècle.

Chez Lemerre, également, les *Récits qui passent*, volume de poésies, par Mme J. Perdriault, François Coppée a écrit la préface de ce joli recueil, d'un séduisant l'âme très délicate, très élevée, mais un peu mélancolique, d'une femme dont la vie se passe dans les brumes de l'Océan, à écouter le vent qui siffle sur les falaises bretonnes. Parmi les meilleurs morceaux, je signale : *Le Bouquet*, *Printemps*, *La Source*, *Nuit de Noël en mer*, *Jean et Jacques*, et enfin *Trois rondeaux* de doubles d'un effet charmant.

ECONOMIE SOCIALE. — Signalons à la Librairie sociale, l'apparition d'un livre de M. Lucien Desjardins : *L'Application du système collectiviste*, ouvrage considérable qui, en transportant le socialisme — jusqu'à ce jour purement doctrinal — sur le terrain de la pratique, le montre sous un aspect nouveau. L'auteur démontre que le collectivisme ne diminue pas mais triple la production agricole et industrielle. Préface de M. Jean Jaurès.

GÉOGRAPHIE. — *Le plus beau royaume sous le ciel*, c'est le titre sous lequel M. Onésime Reclus publie, chez Hachette, un volume de près de 600 pages contenant une description de la France qu'il a parcourue lui-même, n'écrivant que d'après ce qu'il avait vu ou entendu. Ces précieux renseignements recueillis avec une rare puissance d'observation, présentés en une langue riche et pittoresque comme celle de Michelet, résumés en un volume tout ce qu'il est utile et réconfortant de savoir sur notre pays.

ROMANS. — Sous ce titre : *la Mennière de Saint-Carlo*, M. de la Roche publie, à la Librairie Montaigne, un livre qui n'est pas un roman, mais le récit de faits réels, une histoire vraie dont on a conservé la mémoire dans le pays où elle s'est passée. Il s'agit d'une erreur judiciaire dont l'effet fut d'envoyer mourir au bagne deux innocents. Leurs femmes et leurs enfants restèrent dans la honte et la misère, tandis que les véritables coupables, la meurtrière et ses complices, vivaient libres et heureux. Récit des plus émouvants, puisqu'il a pour point de départ la vérité. Le talent de romancier de M. de la Roche s'est fait revivre tous les héros de cette terrible aventure.

C'est un roman plein de jeunesse et de fraîcheur que *Le Serment de Lucette*, de M. G. de Wailly fait paraître chez Calmann Lévy. Un jeune officier alpin, que son amour rend clairvoyant, s'efforce de démontrer à une jeune fille riche que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

Un second mariage, le roman de M. Jean Sigaux fait paraître chez Flammarion, un procès, par l'exemple, fait à la facilité avec laquelle se demandent et s'obtiennent les divorces aujourd'hui. C'est le sort réservé à l'enfant qui est et doit être l'obstacle à ces séparations bleues que son tuteur, un vieux savant qui veut l'épouser, ne vaut guère mieux que les tuteurs de Molière et de Beaumarchais. L'éloquence de son cœur touche celui de la jeune fille, qui rompt le serment que son bartholomée lui avait fait prêter de n'appartenir qu'à la science, et pour dire plus vrai, à lui-même. Tout cela raconté légèrement, en de jolis tableaux contenus dans le cadre grandiose des Alpes.

mais un peu froid ; l'eau-forte vaut mieux que le burin pour la gravure en couleurs. Aussi, M. P.-M. Roy séduira-t-il davantage les artistes avec ses deux belles eaux-fortes en couleur : *Le Vieux clocher Saint-Jean* et *la Ruelle aux chats*, qui sont deux belles et curieuses vues de Troyes.

Parmi les gravures originales en noir, on aura à remarquer les études de mendiants et malingres divers, de M. Paul Blanc, un véritable maître, pittoresque et saisissant toujours ; la *Vie de Saint-Germain des Prés*, de M. L.-M. Gautier ; la *Liberté et l'Enfant à la barricade*, de M. Stongue ; les remarquables portraits, par Mlle Marie Stein, de qui les envois avaient déjà attiré notre attention l'an dernier ; la *Madonna del Schioppo*, Venise, de M. Haig ; la *Haute Vieille Tour à Rouen*, de M. Brunet Debassins ; un paysage de M. Aglatius Bouvenne ; une très nerveuse pointe sèche, de Mlle Léonide Le Rat, fille et élève du regrettable aquafortiste, un saisissant *Cauchemar*, eau-forte et aquatinte de M. H. Delouche, le spirituel graveur — écrivain qui vient de publier un itinéraire de Montmartre à Montsera ; enfin, le *Portrait d'Henry de Groux*, par M. Toupey, et la charmante *Eglise d'Auvers-sur-Oise* par Mlle Léonide Bourges.

Parmi les burins de traduction les plus remarquables, nous trouvons, naturellement, au premier rang, ceux de M. Burney, d'après le plus fier des Français du Louvre ; M. Jules Jacquart, d'après un tableau de Meissonier ; puis le *Groupe de lions*, de M. Gardet, gravé par M. G. Profil.

Comme eaux-fortes d'après des œuvres de maîtres, nous avons remarqué surtout les excellentes planches de M. Focillon, d'après la *Toilette de Corot* ; de M. Duchemin, d'après la *Famille de Carrière*, et le *Balsac de Rodin*, cette dernière tout à fait crâne et fouillée, bien que nous regrettons presque qu'elle n'offre qu'un fragment ; de M. Boivin, d'après les *Pélerinages d'Emmaüs*, de Dagnan-Bouveret ; et de M. M.-C. Chambon, d'après Léonard de Vinci et Bellini.

Nous voudrions rendre un hommage tout particulier à M. Leveillé, à propos de sa superbe série de gravures sur bois, d'après diverses œuvres de Rodin. Cet éminent graveur — avec une patience et un courage que seul égale son savoir — aura gravé ainsi que presque toutes les belles œuvres du grand sculpteur, de la façon la plus fidèle et la plus saisissante. Quelques autres belles gravures sur bois sont à signaler. Une fort délicate de M. Brauer d'après la *Naissance de Vénus*, de Botticelli ; une très colorée de M. Ernest Maillart d'après un tableau de Gérard Dow ; diverses, en une suite fine et précise, de M. Charles Max d'après les « Fêtes galantes » de M. A. Gérardin ; enfin un buste de M. Desca, gravé par M. Derbier, etc.

À la lithographie, assez mince récolte. Elle se borne à une belle traduction de la *Cène*, de Tiepolo, par M. Broquelet ; deux portraits de Mlle Romani, par M. Sirot ; et à deux pièces originales de M. Rodet et de Mlle Keller.

MINIATURES. — Nous n'avons pas besoin de rappeler que la miniature est un art spécial, et que nous devons la juger avec d'autres yeux que la peinture et la sculpture contemporaines. On ne s'étonnera donc pas que nous signalions comme particulièrement jolies des miniatures qui le sont, en effet, mais qui se réclament d'une esthétique différente des œuvres qui, en peinture, nous passionnent.

Les miniatures exposées par Mme Van Bever de la Quintinie, *Femme flamande* (seizième siècle) et *Vieillard*, nous ont cependant paru allier à la souplesse et à la précision qu'on exige du miniaturiste, des qualités de style assez rares, et nous en dirons autant de la belle suite de portraits et d'études de Mlle Jeanne Burdy, fermes et colorés.

Ces deux artistes plus spécialement remarquées cette année, nous reconnaitrons les qualités séduisantes des miniaturistes suivants qui se maintiennent à la tête de l'école : Mmes et Mlle Lucienne Claude, Debillemont-Charbon, Marguerite Delarocque, Renée de Mirmont, Gruyer-Brielman, Hortense Richard, Rideau-Paulet, Germaine Varcollier, Alice Raulin, Marguerite Voisin, et MM. Lucien Kugge et Louis Paney. Tels sont les artistes qui ont envoyé au Salon de cette année les miniatures les meilleures et auxquelles vous prendrez le plus de plaisir.

Objets d'art. — La tendance des objets d'art aux Champs-Élysées n'est pas encore bien définie. A tout prendre, il y a beaucoup de « styles », j'entends l'imitation de formules passées dans l'industrie. Ces carions, modèles, épures, ne sauraient attirer notre attention au point de vue artistique ; au point de vue pratique, les industriels peuvent y trouver un répertoire, mais nous préférons la nouveauté, les tentatives originales.

Parmi celles-ci, les bijoux de M. Lalique, de M. René Foy et de M. du Suau de La Croix, sont ce qui nous paraît le plus ingénieux et le plus précieux ; ainsi que les poteries de M. William Le (un peu trop imitées de Carriès cependant) et de M. Laurent Desrousseaux, en collaboration avec M. Robbhalben, et les quelques objets exposés par Mlle Françoise Peureux, d'un goût féminin.

M. Lalique fait école ; bon nombre d'artistes exposent des bijoux plus ou moins inspirés de sa manière. Ceux de M. Jenty sont réussis.

Maintenant, au hasard de la promenade, je note les bijoux poussés de Mme Jeanne Edwards née Charcot, d'un goût sobre et délicat ; le petit groupe de canards, de M. Eugène Bako ; les bijoux de M. Eug. Archambault ; les cuirs écaillés et rehaussés de M. Bénédicteux, raffinés et chatoyants ; de très spirituels motifs d'animals, par Mlle Charlotte Bertrand ; un poulain, émail, de M. Desprez, de Jeumont, ainsi que le grand panneau de M. Charles Toché, en émail polychrome d'après les mêmes données ; le petit coffret en cuir bouilli de M. Saint-André ; les poteries grises et les essais de « fresques » de M. Numa Gillet ; le bas-relief décoratif de M. Jean Baud, *sainte Cécile* ; les divers objets et bijoux de M. Rambaud-Furcy, en collaboration avec MM. Soudanas, Desprez et Jadouin ; enfin, quelques innombrables pièces de M. Paul Moreau-Vanthier, entre autres le vide-poche formé d'une femme en robe à traine à qui, gravement, sert de page un petit chimpanzé.

Le catalogue classe parmi les objets d'art quantité de statuettes, qui sont simplement de la petite sculpture. Nous y reviendrons lorsque nous dirons un dernier mot sur la sculpture, car nous avons souvent dit que cette sculpture réduite était une des formes les plus normales de la statuette moderne. Aussi ne pouvons-nous, en attendant que nous en signalions quelques pièces, que nous féliciter de l'extension de ce genre.

Arène Alexandre.

La Vie Sportive

LE TURF

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

La journée de la Grande Poule n'a pas manqué à la tradition. Il est impossible de résumer plus élégante et plus brillante malgré l'absence du soleil. La température était, d'ailleurs, une température délicieuse au point de vue des femmes et de leurs coiffures, mais elle était un peu fraîche pour les hommes. Les deux grandes courses, le prix Lupin et le prix du Lac, exerceaient toujours sur le public un puissant attrait, à des titres différents. Holocauste s'est adjugé la Poule, qui n'ajoute rien à sa gloire. Sa victoire ne faisait pas l'ombre d'un doute. Sa propriétaire en a profité pour faire une petite expérience. Il a voulu voir comment son poulain gagnerait en allant devant. L'expérience est concluante. Holocauste n'a pu ainsi dire pas en galoper. Par la seule puissance de son mécanisme, il a mis en difficulté tous ses concurrents. À l'entrée de la Velocité, il n'y avait plus en course que Velocité, M. Maurice de Gheest, malgré une ténacité digne de son père Franchard, essayait vainement de s'acrocher au grès qui gagnait de six longueurs, en poulain extrêmement froid, ne donnant que ce qu'on lui demandait. M. de Bremond put se flatter de posséder un grand cheval. La faveur dont jouissait Holocauste dans le Prix du Jockey-Club s'est naturellement accentuée. On cherchait à le prendre à égalité. Perth est à 5/2, Cognac à 16/4, et les autres à toutes les cotes.

Depuis longtemps on n'avait payé une telle proportion dans un champ de cinq partants. Holocauste était à 1/6 dans cette grande Poule, mais les donneurs étaient bien rares. Il était pour ainsi dire impossible de placer son argent. A ce propos, un groupe de nos principaux éleveurs s'est décidé à aller trouver les autorités compétentes pour demander qu'on puisse parier dans des conditions conformes aux intérêts des propriétaires.

Le Prix du Lac, le grand handicap du printemps, a présenté son attrait habituel, qui consiste à dénicher le gagnant dans un champ de quinze concurrents préparés avec soin pour dérocher la timbale. Il s'est produit une bousculade dans la descente ; Maronne, le vainqueur de l'année dernière, a tapé dans un piquet et a désarçonné Barlen, qui s'est relevé sans mal. Mais c'est qui est plus grave, c'est l'accident arrivé au petit Mitchell en selle sur Djedjah ; un des piquets arrachés par Maronne est venu le frapper et lui a cassé la jambe. Le pauvre petit, qui souffrait horriblement, a fini la course comme il a pu ; ce n'est qu'à sa rentrée aux balcons qu'on l'a descendu de cheval. C'est d'autant plus regrettable que Mitchell est actuellement soutien de famille. A la faveur d'un bon jour, Parisien, Parisien, Parisien, et Tuzaguet ; Italie finissait quatrième.

Pégase a gagné facilement le Prix du Trocadéro sur La Cordillère, qui faisait sa rentrée. La pouliche a fourni une bonne course ; elle m'a paru manquer de quelques galops. On gageait à s'occuper du prix de Diane. M. Gaston Dreyfus avait fait demander à son neveu Juliette, si on viendrait dimanche à Chantilly, mais pour le baron de Schickler, qui avait pris les devants, Juliette sera montée par Fearis.

Le Prix des Trottoirs, 4,000 fr., 2,200 m., a été pour Zouzou (2/4), à M. Camille Blanc (Dodd), battant Gitane, à M. A. Esprit (Brookbanks), et Cristal II, à M. Caillaud (T. Lane).

Gitane et Pradas ont mené devant Cristal II, les autres, comme il se devait, à l'arrière. Dans la descente, Gitane avait plusieurs longueurs sur Cristal II, Zouzou, Hélène II en tête du peloton. Cristal II fléchissait à l'entrée de la ligne droite où Zouzou se rapprochait de Gitane. Après Zouzou l'emportait d'une tête. Cristal II troisième à deux longueurs.

Durée de la course : 2' 27" 5/5. Pari mutuel à 40 fr. : 31 fr. 50. Placés : Zouzou, 43 fr. ; Gitane, 17 fr. ; Cristal II, 45 fr.

Le Prix du Trocadéro, 6,000 fr., 2,200 m., a été pour Pégase (4/7), à M. Albert Menier (French), battant La Cordillère, au baron A. de Schickler (Hyams), et Jarnac, au baron J. Inot (T. Lane).

Salin-Mare, Crillon et Jarnac paraissent devant Pégase et La Cordillère. Après l'interdiction des pistes Crillon et Jarnac rejoignent Saint-Marc. Pégase et La Cordillère se rapprochent. Avant les tribunes Pégase se détachait pour l'emporter nettement d'une longueur sur La Cordillère. Jarnac troisième à trois longueurs.

Durée de la course : 2' 32". Pari mutuel à 40 fr. : 14 fr. 50. Placés : Pégase, 43 fr. ; La Cordillère, 17 fr. 50.

Le Prix Lupin, 40,000 fr., 2,400 m., a été pour Holocauste (1/6), à M. J. de Bremond (E. Watkins), battant Velasquez, à M. Maurice de Gheest (Madge) et Hervé, à M. J. de Bremond (Dodd).

Holocauste menait devant Bérénice, Velasquez, Hervé et Franco Russe. A l'interdiction des pistes Bérénice était battue. Franco Russe se rapprochait avant l'entrée de la ligne droite, mais lâchait pied. Velasquez se mettait à la poursuite d'Holocauste qui l'emportait de six longueurs. Hervé troisième à vingt longueurs.

Durée de la course : 2' 22". Pari mutuel à 40 fr. : 40 fr. 50. Placés : Holocauste, 41 fr. 50 ; Velasquez, 24 fr. 50.

Le Prix de Neuilly, 5,000 fr., 3,000 m., a été pour Bigoudi (4/5), à M. de Gheest (Mitchell), battant Fortunée, à M. Roland Carter (Brookbanks), et Tarkis, à M. Roland Carter (Ellis).

Fortunée a mené devant Tarkis, Bigoudi et Florentine. Au petit bois Tarkis rejoignait Fortunée. Bigoudi et Florentine se rapprochaient. A l'entrée de la ligne droite Florentine était battue. Bigoudi se détachait pour l'emporter de trois longueurs sur Fortunée. Tarkis troisième à une longueur.

Buisson Ardent, Soubeclaux, Linotte et Walkyrie partaient dans cet ordre. Dans la montée Walkyrie rejoignait Buisson Ardent et Soubeclaux ; Linotte était dernière ; Walkyrie lâchait pied à l'entrée de la ligne droite, où Soubeclaux venait sur Buisson Ardent et prenait aussitôt l'avantage. Linotte survenait au Pavillon, dépassait Soubeclaux et l'emportait de deux longueurs et demie. Buisson Ardent troisième à dix longueurs.

Pari mutuel à 40 fr. : 24 fr. Placés : Linotte, 44 fr. 50 ; Soubeclaux, 24 fr. 50.

SOCIÉTÉ D'ESCRIME A L'ÉPÉE

Hier matin se disputaient, au lycée Carnot, les épreuves préparatoires des poules d'honneur de la Société.

Quatre poules, deux de seniors, deux de juniors, ont été organisées. En voici les résultats :

Dans une poule de seniors, MM. Berger, lieutenant Sée et d'Hauterive ont été 1^{er} ex æquo ; 2^e, M. de Boiffa.

Dans l'autre, 1^{er} ex æquo MM. Thomeux et d'Arrière ; 2^e, M. Boisson ; 3^e ex æquo, MM. Laureau et Rosé.

Dans une poule de juniors : 1^{er}, M. Besnard ; 2^e, M. Alibert ; 3^e, M. Salusse.

Dans l'autre : 1^{er} ex æquo, MM. le lieutenant Durand et Cotico ; 2^e, M. Augier ; 3^e, le lieutenant de Vaulgrenant.

Les poules d'honneur seront disputées le 28 mai.

A L'ACADÉMIE D'ARMES

Hier, réunion à l'Académie d'armes, sous la présidence de M. de la Roche. Après examen de diverses questions, il a été décidé que les concours annuels des maîtres-adjoints seraient remis à une date à fixer, pendant la durée de l'Exposition, et que les maîtres-adjoints, même ceux qui ont obtenu des prix ou des mentions, seraient admis à prendre part à ces concours extraordinaires. Une somme de trois mille francs leur sera donnée en prix et métallique.

M. Barbaressi, professeur à Vienne, a été reçu membre correspondant de l'Académie d'armes. M. E. Mérican demande à retirer sa démission, ce qui est accepté par le Comité.

